

JOURNAL DES DEMOISELLES

HISTOIRE D'UNE FEUILLE DE PAPIER

SUITE ET FIN

L'HOMME est fier, et à juste titre, de son intelligence et de ses découvertes; certaines de ses inventions sont admirables; cependant, on peut affirmer qu'il n'en est pas une qui n'ait son analogue ou tout au moins son point de départ dans la nature. Il en est ainsi du papier.

Bien avant que l'homme songeât à fabriquer cette substance, et peut-être même avant sa venue sur la terre, il existait des fabricants de papier auxquels Dieu lui-même avait appris les procédés de leur art. Comme les gentilshommes papetiers et verriers du moyen âge, ces ouvriers de la nature portaient l'épée, non au côté, il est vrai, mais à l'extrémité du corps, et ils avaient reçu quatre ailes afin de pouvoir déployer plus d'activité et suppléer à la petitesse de leur taille. En un mot, je veux parler des guêpes qui, par des procédés admirables et assez semblables aux nôtres, fabriquent un véritable papier, lisse, solide, imperméable et bien encollé; un papier sur lequel on peut parfaitement écrire. Mais ce n'est pas dans ce but, à coup sûr, que les guêpes fabriquent leurs produits: le papier qu'elles font leur sert à construire leurs maisons et les berceaux de leurs enfants. C'est peut-être bien d'elles que les Chinois ont pris cette ingénieuse invention; car ils fabriquent de temps immémorial, par les mêmes procédés, un papier de fibres végétales qui leur sert, non seulement à écrire et à se vêtir, mais encore à faire un carton très-résistant dont ils construisent des maisons portatives.

C'est un même but qui retient les abeilles dans une ruche et réunit les guêpes en société. Elles travaillent avec une égale ardeur à construire des gâteaux composés de cellules hexagonales qui sont destinées à recevoir un œuf et à fournir un logement au ver qui doit en sortir, jusqu'à ce qu'il soit devenu guêpe. Mais ces cellules ne sont pas faites de cire comme celles des abeilles, leur matière est une sorte de papier.

Les diverses espèces de guêpes choisissent des lieux différents pour construire leur guépier, mais toutes le font de la même substance. Les unes ne craignent pas de le laisser exposé à toutes les injures de l'air et le suspendent à une branche d'arbre; les autres le mettent à couvert; celles-ci le logent dans un tronc d'arbre creux; celles-là le cachent sous terre; et souvent, pour s'épargner un pénible travail, profitent habilement des souterrains que se creusent la taupe et le mulot. Une galerie plus ou moins longue conduit à la porte de la petite ville souterraine qui, pour n'être pas bâtie dans le goût des nôtres, n'en a pas moins sa symétrie; les rues et les logements y sont régulièrement distribués. La ville est entourée de murs de tous côtés, et ces murs sont construits en papier; ils enveloppent le nid comme une boîte, et ont pour but de mettre l'habitation à l'abri de l'eau des pluies qui perce quelquefois la terre.

Pour faire ce papier fin, solide et imperméable à l'eau, les guêpes emploient des fibres ligneuses qu'elles vont chercher sur les treillages des espaliers, les vieilles poutres, en un mot, sur le bois

vieux et sec qui a été pendant longtemps exposé aux injures de l'air, et dont les fibres se désagrègent plus facilement. De même que nous faisons rouir le lin et le chanvre avant de nous en servir, ce vieux bois, qui a été soumis pendant des années à l'action du soleil et de la pluie, se trouve dans l'état du chanvre roui. Pour faire un papier solide, la guêpe a besoin de fibres d'une certaine longueur, aussi n'enlève-t-elle pas le bois par petits fragments, mais elle en presse les fibres avec ses machoires, les écarte les unes des autres, et après les avoir en quelque sorte réduites en charpie, elle les tire en haut et les coupe. Quand elle a détaché du bois un petit faisceau de fibres, longues de trois à quatre millimètres environ, et plus fines qu'un cheveu, elle les réunit avec ses pattes en un petit paquet qu'elle emporte au nid. Avant d'employer ces fibres ligneuses, la guêpe les mâchonne, les triture, les humecte d'une salive glutineuse qui les fait adhérer ensemble, et les pétrit enfin en une sorte de papier mâché. L'habile ouvrière met alors sa boulette en place, et, à l'aide de ses mandibules et de sa langue, elle l'aplatit et l'étale en une plaque mince et homogène comme une feuille de papier. Mais comme une seule couverture de ce papier ne suffirait pas pour empêcher la terre de tomber dans le nid et que l'eau finirait par la pénétrer, l'industriel insecte applique l'une par dessus l'autre quinze à seize couches de ce papier, qui donne au mur une grande épaisseur. Puis, au moyen de sa langue, qu'elle passe et repasse sur la surface, la guêpe lisse et vernit avec sa salive l'extérieur de la couche de papier, afin de la rendre imperméable à l'humidité. Tels sont à peu près les procédés actuels du fabricant de papier.

L'homme, avec son intelligence, marche à pas lents ; il tâtonne, mais il progresse. La guêpe, douée d'un merveilleux instinct, a travaillé à sa manufacture de papier depuis qu'elle est au monde, avec les mêmes matériaux et les mêmes instruments, et le succès de sa méthode n'a pas varié ; elle n'a jamais fait plus mal et jamais elle ne fera mieux.

De tous les peuples de la terre, celui chez qui l'art de fabriquer un papier de pâte a été connu et pratiqué le plus anciennement, est le peuple chinois. Comme les guêpes, il emploie les fibres du bois et les mêmes procédés. Les matières principales qu'il met en œuvre sont les fibres du bambou, l'écorce intérieure du mûrier à papier, celles de l'hibiscus ou Jou-Yong. Tous ces papiers sont confondus sous le nom générique de *Pi-tchi* ou papiers d'écorce.

Le bambou, que les Chinois nomment *tehou*, est le géant de la famille des graminées, famille utile à l'homme par excellence, car elle renferme les céréales et une foule de plantes précieuses. Majestueux, comme les palmiers, le bambou s'élève tout droit à quinze ou vingt mètres de hauteur ; sa tige est garnie de nœuds régulièrement espacés, et

de chaque nœud rayonne un grand nombre de rameaux, chargés de longues feuilles semblables à celles du roseau. Le bambou est un des végétaux les plus utiles dans les contrées où la Providence l'a fait naître. Ses tiges creuses et légères, mais très-solides, servent à faire des conduits, des vases, des seaux et une foule d'autres ustensiles de ménage ; les plus fortes s'emploient pour la charpente des édifices ; son bois sert à faire les meubles communs ; avec les fibres qu'on en détache, on fait des nattes, des paniers, des chapeaux, etc. ; ses feuilles servent à couvrir le toit du pauvre. Des nœuds de cette plante, découle une liqueur douce et agréable, susceptible de fermentation, et qui, sous l'action de la chaleur, se concrète en un véritable sucre. Ses jeunes pousses se mangent comme chez nous les asperges ; enfin, il fournit le pinceau avec lequel les Chinois tracent leurs caractères, aussi bien que le papier sur lequel ils les écrivent. Comme les procédés de fabrication chinois sont à peu près les mêmes que ceux employés dans nos papeteries européennes, nous ne les décrivons pas ici. Il nous suffira de reconnaître qu'ils nous ont précédés de plusieurs siècles dans cette voie.

Transmis aux Persans vers le milieu du septième siècle, cet art fut adopté par les Arabes un demi-siècle plus tard ; seulement, ceux-ci substituèrent le coton aux fibres du bambou et du mûrier à papier. Nous avons vu déjà que, transportés en Espagne par les Arabes, ces procédés pénétrèrent dans le reste de l'Europe, où, toutefois, le coton fut à son tour remplacé par le lin et les chiffons. Cette innovation eut pour la civilisation les plus heureux résultats.

Alors qu'on ne connaissait que le papyrus et le parchemin, même si l'art de l'imprimerie avait été inventé, il eût été impossible de se les procurer en assez grande quantité pour répandre ces innombrables volumes, sans lesquels la plus grande partie du genre humain serait encore plongée dans l'ignorance des premiers siècles. Le perfectionnement de l'art consistait à pouvoir trouver, en assez grande abondance, une matière aisée à travailler. Il est impossible d'en imaginer une plus économique et plus commune que les vieux lambeaux de nos vêtements, le linge usé et autres choses semblables, qui, pendant tant de siècles, ont été abandonnés sans utilité à la pourriture, et dont il ne semblait pas que l'on dût jamais tirer parti ; d'un autre côté, l'on ne saurait concevoir un travail plus simple qu'une trituration de quelques heures.

Pour les personnes du monde, il n'y a d'autre chiffonnier que celui qui, la hotte sur le dos, le crochet et la lanterne à la main, parcourt les rues pendant la nuit, travaillant au coin des bornes. Elles ne connaissent pas le chiffonnier en grand, le négociant, dont celui-là n'est que l'émissaire et qui lui achète sa récolte quotidienne. Le chiffonnier en gros trie les chiffons suivant leurs divers

qualités, et en fait des balles qu'il envoie aux papeteries, ou dont il charge des navires pour l'étranger, car il n'est nulle marchandise dont le débit soit plus assuré.

Mais, si vous le voulez bien, mesdemoiselles, nous allons entrer dans une papeterie; c'est le meilleur moyen de nous rendre compte des diverses opérations par lesquelles on transforme un sale chiffon en une belle feuille de papier blanc.

Sur une petite rivière au cours rapide, qui coule au pied d'un coteau, s'élèvent de vastes bâtiments blanchis à la chaux et percés d'un grand nombre de petites fenêtres, régulièrement espacées comme celles d'une caserne. Derrière ces longs bâtiments murmure la petite rivière qui les sépare du coteau, et son courant, assez rapide, fait tourner la large roue d'un moulin. Ces bâtiments sont les ateliers d'une papeterie, et tout y est en mouvement comme dans une fourmillière.

Sans nous faire annoncer, entrons par la porte située à l'extrémité gauche; c'est le corps de bâtiment consacré à la réception et au triage des chiffons. Ce travail est réservé à des femmes, la plupart épouses, sœurs ou filles des ouvriers de la fabrique.

Dans la longueur de la salle sont disposés en ligne des établis munis d'un grillage en métal, et de distance en distance sont fixées à la table des lames en forme de faux, sur le tranchant desquelles l'ouvrière coupe le chiffon en morceaux, à peu près égaux, de cinq à six centimètres de long sur dix de large. Trop grands, ils engorgeraient les cylindres broyeur et retarderaient le travail; trop petits, ils donneraient une fibre trop courte et subiraient un grand déchet. A mesure qu'elle les coupe, l'ouvrière frappe les chiffons sur le grillage de l'établi, à travers les mailles duquel tombent les corps étrangers et la poussière; puis elle les jette dans l'une des caisses placées devant elle, selon la qualité à laquelle ils appartiennent. Ces chiffons se divisent en lots nombreux, suivant leurs diverses qualités; la division se fait par nature de tissu: lin, chanvre, coton; par degré de finesse: gros, moyens, fins; d'après leur état d'usage, neufs, demi-neufs, usés, très-usés, etc. Le triage des chiffons est une opération très-importante; c'est d'elle que dépend en grande partie la bonne qualité du papier. On comprend en effet que le succès d'une bonne trituration dépend surtout d'une égale résistance ou dureté des chiffons, et que si l'on soumet ensemble aux lames du cylindre broyeur des chiffons usés et des chiffons neufs, les premiers, qui se triturent plus facilement, seront réduits en poussière, avant que les derniers soient suffisamment atteints, ce qui occasionne un déchet considérable. On traite donc séparément chaque espèce de chiffons pour la réduire en pâte, et c'est par le mélange des pâtes qu'un fabricant habile parvient à obtenir des produits supérieurs.

De l'atelier du triage, les chiffons passent dans

celui du nettoyage; on les enferme dans un blutoir, sorte de boîte en toile métallique, animé d'un mouvement de rotation très-rapide, où la poussière et les impuretés s'échappent au travers des mailles. On les soumet ensuite pendant plusieurs heures à l'action de la lessive, puis on les rince à l'eau pure.

Il s'agit maintenant de réduire les chiffons en une véritable pâte; ce qui se fait au moyen d'une machine qui porte le nom de *défileuse*, et qui consiste en une grande cuve de forme ovale, remplie d'eau, dans laquelle tourne rapidement sur son axe un cylindre hérissé de lames de couteau. Ces lames creusées de cannelures, se croisent pendant la rotation avec d'autres lames implantées verticalement dans le fond de la cuve. Là, les chiffons déchirés et déchiquetés par les lames du cylindre, sont rejetés sur un plan incliné formé d'une toile métallique à travers laquelle s'écoule l'eau salie, pendant qu'un tuyau d'alimentation fournit de l'eau pure à la cuve. Au bout de quelque temps on a une pâte homogène, mais dont la couleur dépend de celle qu'avaient les chiffons. Pour donner à cette pâte une blancheur parfaite, on emploie le chlore.

Après avoir soumis à la presse la pâte retirée du cylindre défileur, afin d'en exprimer autant d'eau qu'il est possible, on la porte dans les cuves à blanchir. Ces cuves sont très-grandes et fermées hermétiquement par un couvercle, afin de mettre les ouvriers à l'abri des émanations irritantes du gaz chlore qui se dégage. On verse la liqueur de chlorure de chaux dans la cuve, qui doit être doublée intérieurement en plomb, puis on y ajoute la pâte délayée dans l'eau. On brasse cette bouillie à l'aide d'une spatule en bois, et on laisse agir pendant deux ou trois jours, en agitant le mélange de temps à autre. On soutire alors le liquide au moyen d'une cannelure garnie en dedans d'une toile de crin pour s'opposer au passage de la pâte. Il faut ensuite laver celle-ci à l'eau pure; puis neutraliser le chlore qui peut rester dans la pâte, au moyen d'un composé d'acide sulfurique et de soude. Cette opération est très-importante; car si la pâte a été soumise à une action trop prolongée du chlore ou qu'elle en conserve des traces, le papier jaunit au bout d'un certain temps, se tache, et finit par tomber en poussière.

Après le blanchiment de la pâte, la trituration est reprise et achevée par le cylindre raffineur; celui-ci ne diffère du premier que par le plus grand nombre de ses lames, par conséquent plus rapprochées.

On procède ensuite au mélange des pâtes. Les diverses espèces de chiffons, les cardes, les déchets donnent en effet des pâtes de qualités différentes. Les chiffons usés, ceux de coton se blanchissent aisément; les papiers qui en proviennent sont très-blancs, opaques, doux, mais ils sont mous et sans consistance. Au contraire, les chiffons grossiers, les cordes, plus difficiles à triturer

et à blanchir, donnent un papier plus ferme, plus nerveux, mais aussi plus sec et plus cassant; il s'agit donc de mélanger avec discernement ces pâtes, de façon à neutraliser les défauts de l'une par les qualités de l'autre, et suivant la nature de papier que l'on veut obtenir. Généralement, on doit employer en plus grande quantité les chiffons de chanvre et de lin à la fabrication des papiers dans lesquels la transparence et la solidité sont les qualités requises, comme le papier à écrire, à dessiner, à registres. On fait, au contraire, entrer en plus grande proportion les chiffons de coton dans les pâtes destinées à donner un papier un peu mou et moelleux, comme pour ceux d'impression et de gravure.

Si on livrait le papier tel qu'il sort de la cuve, il serait mou, sans consistance et impropre à recevoir l'encre à écrire ou l'encre d'imprimerie, qui passerait au travers en s'étalant; le papier boirait. Pour obvier à cet inconvénient, on le colle, c'est-à-dire qu'on l'imprègne d'un enduit imperméable. En France, on emploie généralement pour l'encollage du papier un savon de résine, composé de colophane, que l'on fait fondre dans une chaudière avec du sel de soude ou de potasse, et à laquelle on ajoute de la fécule de pommes de terre pour donner au papier plus de fermeté. On mêle cette colle à la pâte que l'on brasse avec soin pour opérer un mélange intime.

Autrefois, on ne fabriquait le papier qu'à la main, mais aujourd'hui les machines ont remplacé le travail à la main dans presque toutes les papeteries; tout au plus est-il encore en usage dans quelques petites fabriques, ou pour la confection de certains papiers de luxe. Nous dirons donc quelques mots de la fabrication du papier à la main, qui vous fera d'ailleurs mieux comprendre le travail des machines.

Trois ouvriers sont indispensables pour le travail à la main. C'est d'abord l'*ouvreur*, qui puise dans la cuve avec une *forme*, sorte de cadre en bois sur lequel est tendue une toile en fil de laitton, la quantité de pâte nécessaire pour faire une feuille; il l'étale bien également en secouant légèrement sa forme, puis la recouvre d'un second cadre ou frisure, qui fait écouler le trop plein et donne à la feuille l'épaisseur voulue. Il passe alors sa forme, bien égouttée, à un second ouvrier, le *coucheur*, qui la retourne sur un feutre pour en détacher la feuille, puis recouvre celle-ci d'un second feutre, destiné à recevoir une seconde feuille de papier, et ainsi de suite, de manière à former des paquets composés alternativement d'un feutre et d'une feuille de papier. On transporte ces paquets sous la presse, pour en exprimer l'eau et donner aux feuilles la consistance nécessaire. Alors intervient le troisième ouvrier, le *leveur*, qui sépare les feuilles de papier des feutres, et en forme des paquets de cinq cents feuilles ou d'une rame, qu'il remet en presse. De là, on porte les paquets à l'étendoir, vaste salle en carré long per-

cée tout autour de fenêtres fermées par des jalousies à feuillets mobiles que l'on ouvre plus ou moins, de manière à favoriser l'évaporation. Les feuilles sont placées sur des cordes tendues dans la longueur de la salle et enlevées lorsqu'elles sont suffisamment sèches.

Passons maintenant, si vous le voulez bien, mesdemoiselles, dans l'atelier des machines, où se fabrique le papier mécanique.

C'est au commencement de ce siècle que furent faits, à Essonnes, dans la papeterie de François Didot, les premiers essais de la machine à papier continu, inventée par Louis Robert, un de ses ouvriers, qui prit un brevet en 1800. Cette machine fut d'abord construite et fonctionna en Angleterre, d'où elle fut rapportée en France en 1811. Elle y devint l'objet des études de nos meilleurs constructeurs, qui l'ont amenée, de perfectionnements en perfectionnements, au point où nous la voyons aujourd'hui.

Cette machine est assez compliquée; c'est une suite de toiles métalliques, de rouages, de cylindres qui occupent parfois plus de cinquante mètres de longueur. Je vais essayer de vous donner une idée de son fonctionnement, le plus clairement qu'il me sera possible:

D'une grande cuve ou réservoir placé en tête de la machine, coule par un robinet dans une autre cuve, un courant de pâte qui ressemble à un ruisseau de lait. De cette seconde cuve, dans laquelle tourne un agitateur, la pâte se répand en nappe régulière dans un chéneau auquel une roue dentée imprime un mouvement de va et vient, et qui la distribue avec une régularité parfaite sur une toile métallique sans fin. Cette toile, qui remplace la *forme* du travail à la main, se meut graduellement et entraîne successivement la pâte qui y est répandue; elle a, comme le chéneau, un léger mouvement d'oscillation horizontal, qui facilite l'écoulement de l'eau et le feutrage des filaments. La pâte, fluide au commencement de la toile, où elle est reçue, a déjà à son extrémité la solidité du papier mouillé. Avant de quitter la toile métallique sur laquelle le papier s'est formé, un cylindre garni d'étoffe lui fait subir une pression; il est reçu, de là, sur une pièce d'étoffe destinée à en absorber l'humidité, et qui, comme la toile métallique, s'enroule sur deux cylindres, de manière à former une nouvelle toile sans fin. Il est ensuite saisi entre deux rouleaux garnis d'étoffe, qui le pressent fortement. C'est alors qu'il entre dans la région de la chaleur. En cet endroit, le papier est tout à fait formé, mais encore fragile et humide. Reçu sur un petit cylindre, il est dirigé par lui sur la surface polie d'un gros cylindre échauffé par la vapeur; là il commence à fumer, mais la chaleur est proportionnée à sa consistance toujours croissante. Du premier cylindre, il s'enroule sur un second d'un diamètre plus grand et beaucoup plus chaud. A mesure qu'il passe sur cette surface polie, on voit disparaître ses irrégularités. Enfin, après

avoir tourné sur un troisième cylindre encore plus chaud, et avoir subi la pression d'un rouleau supérieur, un dernier rouleau le dirige sur un dernier cylindre, où il se trouve terminé et enroulé. On a donc un immense rouleau de papier dont la longueur n'est limitée que par la volonté du fabricant. Il faut le découper pour avoir des feuilles propres aux divers usages auxquels on le destine. Par ce procédé mécanique, deux minutes suffisent pour rendre le papier parfait, à partir du moment où la pâte s'écoule sur la toile métallique. La machine peut fournir de quinze à vingt mètres de longueur, par minute.

Les papiers fabriqués et coupés sont immédiatement transportés dans la salle d'apprêt, où ils doivent recevoir la dernière façon. On visite d'abord

les feuilles une à une, pour rejeter celles qui sont défectueuses, puis on les met en presse par gros paquets. Le papier est ensuite lissé, satiné ou glacé, suivant l'usage auquel on le destine, et cela se fait à l'aide d'un laminoir. Quand toutes ces opérations sont terminées, le papier est mis en mains de vingt-cinq feuilles et en rames de vingt mains, rogné ou non rogné; on l'empaquette avec soin, après l'avoir de nouveau mis en presse pour le livrer au commerce.

Telle est, mesdemoiselles, l'histoire du papier; si elle avait eu le don de vous intéresser, je pourrais quelque jour vous raconter celle du *Livre*, qui n'offre pas moins d'intérêt.

J. PIZZETTA.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

MISS AGNÈS STRICKLAND

L'Angleterre, pays de liberté, accorde aux femmes une généreuse indépendance; on ne s'étonne jamais, au-delà du détroit, de ce que fait une femme, si ce qu'elle fait est honnête; beaucoup d'Anglais savent le latin et le grec, et ne sont pas plus pédantes pour cela; le pédantisme et l'orgueil ne viennent que de la rareté du fait. On voit des Anglaises cultiver les mathématiques, l'astronomie comme mistress Somerville, étudier l'anatomie ainsi qu'Élisa et Emily Blackwell, s'occuper d'économie politique comme Harriet Martineau, ou prendre d'une main ferme la plume de l'historien, comme mistress Cooper, comme miss Strickland, sans que l'on remarque cette énergie virile dans le sexe faible, autrement que pour y applaudir. La femme, livrée à ces graves travaux, peut trouver des compétiteurs ou rivaux, mais ni ennemis ni satiriques : la satire de Boileau contre les femmes n'est pas encore écrite en Angleterre.

Parmi les femmes qui ont le mieux justifié ces dispositions libérales de leur nation, on doit nom-

mer Agnès Strickland, qui vient d'être enlevée par la mort, au mois de juillet 1874. Elle était née dans le comté de Suffolk, à Reydon-Hall, en 1806. Des revers de fortune la jetèrent de bonne heure dans la mêlée littéraire; les annuaires, les albums, les livres de Noël de l'époque accueillirent ses premiers essais : elle cherchait évidemment sa voie et tentait des sujets divers, parmi lesquels on cite un poème sur la *Bataille de Worcester*, des livres pour les enfants, des *Petits Robinsons*, des *Enfants célèbres*; puis elle essaya, non pas encore de l'histoire, mais du roman historique, qui y confine. *Les Pèlerins de Walsingham* furent sa dernière œuvre d'imagination. Elle aborda enfin l'histoire, et là son instruction profonde, ses rares qualités d'esprit trouvèrent un admirable emploi. On lui doit la *Vie des Reines d'Angleterre depuis la conquête* (8 volumes in-8°), et la *Vie des Reines d'Écosse* (7 volumes). Voici ce que dit de ces deux éminents ouvrages un historien connu lui-même par sa profonde sagacité, Ch. Wiesener : « Recherches aussi profondes que vastes et judicieuses, émotion de la vérité, énergie qui marche droit au but, et ne le dépasse pas; délicatesse

« et coloris de l'imagination et du style ; plume virile dans une main féminine, cette belle composition continue dignement la tradition des femmes qui ont su conquérir le titre d'historiens ; et l'on peut hardiment la classer parmi les travaux contemporains qui honorent le plus l'école historique d'Angleterre. »

Nous n'ajouterons rien à un éloge aussi complet, si ce n'est que la réaction équitable qui se produit aujourd'hui en faveur de Marie Stuart, et qui la justifie si complètement des fautes et des crimes dont ses ennemis ont sali sa mémoire, prend son premier point d'appui dans les travaux de miss Strickland.

Elle a démolé d'une main aussi ferme qu'habile les fils de cette conspiration terrible qui a enserré Marie depuis le berceau jusqu'à sa tombe sanglante : elle a fait toucher du doigt les perfidies de Murray et d'Élisabeth qu'on soupçonnait seulement, et, méprisant les préjugés de race et de culte, elle a rendu à la vérité un solennel hommage. C'est là une beauté morale qui s'ajoute à toutes les gloires de l'historien et de l'écrivain. — Ajoutons qu'une femme française, mademoiselle de Keralio a écrit une *Vie d'Élisabeth*, dans laquelle elle rend aussi quelque justice à Marie Stuart ; mais à miss Strickland revient l'honneur d'avoir mis cette question hors de doute.

M. B.

LE MOT DE L'ÉNIGME

PAR MADAME CRAVEN (1).

Announcer un nouvel ouvrage de madame Craven, c'est prédire un succès, et ce nouveau roman, selon moi, supérieur à ses deux aînés, réunira sans doute tous les suffrages des gens lettrés et des chrétiens. Il l'emporte sur *Anne Séverin* par l'unité du sujet, car, dans ce premier ouvrage, l'intérêt s'éparpillait sur deux générations ; il est mieux charpenté que *Fleurange*, et les nuances des caractères y sont indiquées avec des teintes plus vraies, de même que les événements y sont amenés par des transitions plus douces. Mais quels événements ! tout le drame se joue au fond du cœur de la belle Sicilienne, de Gina ; et raconter le roman, révéler le mot de l'Énigme, serait en rompre le charme.

Louons seulement (il est si doux de pouvoir louer !), louons la beauté élégante du style, la variété des descriptions (je citerai surtout l'éruption du Vésuve), et l'originalité que prêtent au récit ces descriptions de mœurs étrangères, si pittoresquement esquissées. Madame Craven a ajouté à son

talent propre, qui est grand, le génie des peuples étrangers parmi lesquels elle a vécu, et ces souvenirs de nature, ces impressions, cosmopolites de langage et d'idées donnent à ses récits une couleur et une saveur dont on ne se lasse pas.

La fin de ce roman est mélancolique, comme la fin de la vie, et l'auteur, en retraçant cette existence, de l'aurore au couchant, s'est beaucoup souvenue, il semble, d'Alexandrine de la Ferronnays.

Je dois ajouter en finissant, que ces volumes ne sont pas destinés à l'adolescence.

M. B.

GLAS ET CARILLONS

PAR M. PAUL COLLIN (1).

Nos lectrices connaissent le nom de cet auteur, qui a donné de charmantes poésies à leur journal ; fond et forme, tout est bon chez lui ; il ne profane jamais la belle langue des vers, il ne revêt pas de ce riche manteau des sujets plats, vulgaires, ou des idées immorales ; tout est en harmonie dans son œuvre, le charme du langage et l'excellence du fond. Le sonnet, ce sonnet qui vaut un long poème, sort de sa plume souple tout d'un jet : j'en citerai deux, espérant que vous voudrez connaître les autres :

L'HUMBLE TANTALE.

C'est un Breton, aimant fièrement sa Bretagne :
Mais en tout temps il faut du pain, du bois l'hiver,
Pour la famille ; et c'est à Paris que l'on gagne.
Il travaille, à Paris, dans un chemin de fer.

Tout son cœur est resté là-bas. O la campagne !
Les fleurs, les prés, les bois, le soleil, le grand air !
O la petite église au flanc de la montagne !
O les rochers au pied desquels gronde la mer !

Le mur de son bureau doit borner sa pensée,
Comme son horizon ; la besogne est pressée.
Il se résigne, esclave austère du devoir.

Non pourtant sans jeter parfois un regard triste
Sur les trains qui s'en vont, emportant le touriste
Vers ce pays heureux qu'il ne peut plus revoir !

LA RIVIÈRE.

Sous les saules courbant leurs branches en arceaux,
Et cachant de doux nids jaseurs dans leur ramure,
La rivière, à travers les prés, roule ses eaux
Et promène gaiement son limpide murmure.

Elle fait, en coulant, ces petits soubresauts,
Coquets, et laisse aller sa course à l'aventure
Au soleil, dans son lit de mousse et de roseaux,
Elle est si fraîche, elle est si splendidement pure !

(1) Chez Didier, quai des Augustins, Deux volumes, 6 fr.

(1) Librairie Hachette. Prix : franco, 3 fr.

Soudain, un mouvement brusque et précipité
La pousse entre les quais sombres d'une cité,
De mille objets souillés son onde se mélange.

Maintenant, c'est en vain qu'elle retourne aux champs,
Elle conservera toujours un goût de fange...
O les cœurs purs ternis au contact des méchants!

Après les sonnets, on pourrait citer les pièces que l'auteur appelle *Grand'gardes*, et qui furent pensées et écrites pendant les déplorables jours de l'invasion; elles sont touchantes et patriotiques, et donnent une couleur plus grave à l'aimable fantaisie de ce volume.

M. B.

MANUEL DOMESTIQUE ⁽¹⁾

Il faut de tout aux entretiens, a dit le cher La Fontaine; nous appliquerions volontiers ce mot si juste à notre Journal; l'histoire y figure; les sciences naturelles n'y sont pas déplacées; la science du monde y est développée par une

(1) Un beau volume avec six planches, chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte; prix : 4 fr.

main de maître; la poésie est toujours bien accueillie, ainsi que les œuvres d'imagination, et l'économie domestique a des droits à une place distinguée, puisque nous nous adressons à des femmes, reines ou dauphines du petit royaume qui compte, parmi ses provinces, l'office et la cuisine, la cave et le jardin. Le *Manuel Domestique* dont nous voulons vous parler aujourd'hui est une œuvre tout à fait à part, très-sincère, très-complète et très-intéressante. Composée pour l'usage d'une communauté nombreuse, elle peut être très-utile à une famille; on y trouvera un traité de cuisine simple, mais bon, un admirable précis d'hygiène et de médecine domestique, clair, prudent, appuyé sur la science et sur l'expérience, et qui paraît indispensable aux personnes qui habitent la campagne et sont loin des secours de l'art; le soin et la direction du jardin potager et des espaliers y sont traités selon toutes les indications de l'art moderne, et les explications les plus minutieuses se trouvent aidées par des planches.

Des réflexions pleines de raison et de piété relèvent le terre-à-terre de ces recettes et de ces enseignements pratiques, et plus d'une mère de famille lira avec fruit ce que l'auteur dit des malades, de la manière de les soigner et de les consoler; enfin l'esprit de charité, de candeur qui règne dans cet ouvrage le rendra précieux à tous ceux qui le connaîtront.

M. B.

LETTRES A NATHALIE

DEUXIÈME SÉRIE

TREIZIÈME LETTRE

DES MOYENS DE GUÉRIR LA DISTRACTION

Ma chère Nathalie,

Je sais maintenant, depuis que vous avez pris le soin gracieux de m'en instruire, que mes lettres restent toujours à la portée de votre main. A plus forte raison, en est-il ainsi de la dernière que je

vous ai écrite. Vous avez encore présent à la mémoire ce que nous avons dit sur la distraction, sur les atteintes que cette maladie porte à notre esprit, sur l'avantage de s'en préserver, et les moyens de s'en guérir.

C'est à ce point précisément, ma chère cousine, que nous nous sommes arrêtés la dernière fois. Nous en étions à nous demander quelles sont les précautions à prendre et les remèdes à employer pour rendre à notre intelligence le gouvernement d'elle-même.

Un de mes amis, homme de beaucoup d'esprit

et de finesse, prétendait n'avoir jamais entendu de plus magnifiques discours que de la bouche des orateurs les plus médiocres. « Je refais, me disait-il avec peu de modestie peut-être, mais assurément avec beaucoup de raison et de vérité, je refais le sermon ou le plaidoyer auquel j'assiste » et l'insuffisance de la parole que j'entends, éveille pour ainsi dire malgré moi, dans mon esprit un idéal que je substitue à cette pâle copie. Je crée ainsi dans ma propre intelligence des développements que le contraste seul a suffi pour provoquer. »

Encore une fois, Nathalie, je ne me chargerais pas de défendre auprès de vous l'humilité de mon interlocuteur. Il n'en est pas moins vrai que cette petite anecdote suffit pour marquer d'une façon décisive l'intervalle qui sépare un esprit faible et distrait d'une intelligence ferme et puissante. Nous avons fait nous-mêmes assez souvent l'expérience de notre propre inattention pour n'avoir ici rien à apprendre. Nous savons ce qui nous arrive et combien nous sommes peu maîtres de nous. Dès que l'éloquence de l'orateur languit, dès qu'il ne nous saisit pas assez vivement pour nous tenir en quelque sorte à la gorge et nous entraîner de vive force après lui, nous ne tardons pas à ralentir le pas. Nous le laissons prendre les devants, et nous restons au bord de la route. Au bout de quelques instants, nous l'avons complètement perdu de vue ; notre regard se promène au hasard, sur les objets les plus divers et les plus étrangers à l'idée principale du discours. Au lieu de redoubler d'attention pour combler les lacunes et renouer le fil, nous rendons la main à notre esprit, et nous nous laissons emporter au hasard dans les combinaisons les plus fantasques de nos associations d'idées.

Il y a donc, comme vous le voyez, ma chère cousine, deux sortes d'intérêt lorsqu'il s'agit de se mettre à l'étude d'une question ou plus simplement d'entrer dans une idée quelconque : il y a l'intérêt que peut présenter par elle-même cette question ou cette idée, et par lequel elle réussit à nous conquérir, malgré notre incapacité ou notre force d'inertie ; il y a ensuite l'intérêt que nous pouvons y apporter de nous-mêmes, par le déploiement de notre esprit et la force de notre attention.

Il n'est pas besoin d'insister pour faire voir combien ce dernier motif est plus puissant que le premier, et combien il présente plus de ressources. Nous pouvons toujours donner du relief, de l'éclat, de la profondeur, à une pensée quelle qu'elle soit ; il suffit de l'agrandir par notre réflexion, de l'éclairer par notre travail propre et de la réchauffer de notre enthousiasme.

Ce n'est point parce qu'une pensée est présentée sous une forme tiède, languissante, obscure, c'est-à-dire par le ministère d'un esprit médiocre, qu'elle a cessé d'avoir sa véritable valeur. Il suffit de savoir discerner le diamant dans sa gangue et de

l'amener à la lumière qui lui rendra tout son éclat.

Il est bien vrai que malheureusement ce que nous trouvons à lire est bien loin de prendre place parmi les chefs-d'œuvre de la littérature française. Nous avons sans cesse entre les mains des livres ou des journaux, écrits par des auteurs inhabiles, plus soucieux de gagner leur pain ou leur célébrité que de pratiquer dans toute sa rigueur l'art sévère de composer. Nous avons beau y mettre de la complaisance, nous sentons bien que nous ne sommes pas satisfaits, ni saisis, *empoignés*, comme on le dit dans l'argot de la littérature contemporaine. Aussi nous habituons-nous à feuilleter l'ouvrage d'une main distraite, à parcourir le journal d'un regard inattentif. Lorsque nous arrivons au dernier chapitre de l'histoire ou à la dernière ligne de l'article, nous serions bien embarrassés, la plupart du temps, non pas seulement de rendre compte par le menu de ce que nous sommes censés avoir lu en détail, mais seulement de rassembler une idée vague au moyen de ces mots et de ces phrases dont nous avons eu la perception matérielle plutôt que la vraie intelligence.

Ce système d'à peu près, ce parti pris de se laisser aller aux impulsions du dehors, sans consentir à y rien mettre du sien, finit par nous dominer, au point que notre intelligence perd tout ressort, toute suite, tout pouvoir.

La sagesse serait de prendre résolument le parti contraire.

Je comprends qu'un livre ennuie, qu'un journal fatigue, qu'une conversation lasse ou décourage. Vous avez un moyen très-simple : quittez le livre, posez le journal, abandonnez l'interlocuteur ; vous rendez ainsi à votre esprit sa liberté et la disposition de lui-même. Il peut à son gré reprendre une autre occupation et chercher un emploi plus conforme à ses goûts comme à ses sympathies. Au contraire, si les convenances s'opposent à ce que vous rompiez en visière avec la situation, il n'y a plus qu'un parti à prendre, c'est celui de ne point abdiquer, et de ne point abandonner son esprit à des absences volontaires. Il faut alors triompher de la monotonie, de l'ennui, de l'obscurité, et reconstruire à votre usage, par un acte intérieur de votre esprit, ce que personne autour de vous n'est en mesure d'exprimer.

Si la tâche n'est pas facile, et si vous éprouvez quelque difficulté à maintenir votre esprit dans l'ornière où se complait votre interlocuteur, vous pouvez, Nathalie, ajouter à vos ressources intellectuelles l'appui qu'une personne bien née tire d'un sentiment délicat et profond de ses devoirs moraux.

Croyez-vous, ma cousine, que la distraction telle que je la vois pratiquer par certaines jeunes personnes, peut-être de votre société et de la mienne, soit le comble de la politesse ? Ne voyez-vous pas d'ici ces yeux promenés sur tous les meubles d'alentour, sur les nuages qui passent,

ces têtes perpétuellement en mouvement, ces airs étonnés lorsqu'il faut en venir à une réponse directe, ou ces questions saugrenues qui attestent évidemment votre complète absence de la conversation ? Il ne s'en faut pas de beaucoup que l'impatience ne vous fasse trépigner sur place, ou que l'inattention ne vous domine au point de ne plus même répondre par un oui ou par un non aux nécessités de l'entretien.

C'est une très-bonne raison à se donner et un puissant secours qu'on se prête à soi-même, que de ne pas perdre de vue, au milieu de la langueur et de la distraction à laquelle notre esprit se sent provoqué, le devoir de la politesse. Nous devons à un interlocuteur, quel qu'il soit, non-seulement de ne pas l'interrompre en coupant en deux le fil de son discours, non-seulement de ne point tourner tout d'un coup sur nos talons, de façon à le laisser seul au milieu du chemin ; mais encore il faut absolument, sous peine d'être grossier et inexcusable, tenir, dans une certaine mesure, notre esprit à sa disposition.

Cet effort, appuyé par une bonne intention, ne reste pas ordinairement sans récompense. J'ai connu une jeune femme de peu d'instruction, mais d'un esprit charmant et délicat, pleine de cœur et de tendresse, qui, au commencement de son mariage avec un savant, avait dû faire des efforts inouïs pour se mettre au niveau de cette pensée et de cette parole. Au bout de peu de temps, elle avait été tout heureuse de sentir que son esprit s'était en quelque sorte transformé, et, comme elle le disait elle-même avec beaucoup de grâce, « l'attention que je prêtais par complaisance et » par devoir, est devenue pour moi une habitude » qui ne me coûte rien, et même un charme dont » je jouis. »

Pour que l'attention de l'esprit soit vraiment efficace, pour qu'elle nous préserve ou nous guérisse de la légèreté, il ne suffit pas qu'elle s'exerce d'une façon intermittente et passagère, il faut y apporter, après le premier effort qui la met en jeu, la persévérance qui la poursuit et qui seule la rend efficace. Il ne faut pas imiter ces esprits incomplets et en quelque sorte nomades, qui commencent sans doute par une rigoureuse occupation de leur sujet, mais qui, au bout de peu de temps, se laissent détourner, retenir, emmener, de telle sorte que leur activité est tout entière en dehors de ce qui les avait d'abord intéressés.

Un des moyens les plus sûrs pour donner à son esprit la force dont il a besoin consiste à traiter son intelligence d'une façon égale et uniforme, dans toutes les circonstances de la vie ordinaire. Je m'explique, Nathalie ; je veux dire qu'il ne faut pas se permettre de faire un choix entre les différentes occupations auxquelles nous pouvons être appelés. Dès que cette occupation est de telle nature, que nous jugeons ne pouvoir pas la laisser complètement en dehors de notre vie ; dès qu'il faut lui accorder une part de notre temps et de

notre activité, si minime que cette part soit supposée, il est de toute évidence qu'il vaut mieux s'en tirer d'une façon sérieuse et profitable. Je crois donc qu'on peut s'imposer à soi-même, comme une règle invariable, le devoir de faire d'une façon utile tout ce qu'on fait, sans demander si l'on y trouve plus ou moins d'attrait ou de plaisir.

Il faut bien l'avouer, nous apportons dans les habitudes intellectuelles de notre vie, une indolence, une torpeur qui rendraient médiocres et inertes les esprits les plus puissants.

Comment, lorsqu'on a jugé nécessaire, pendant les huit ou dix années de notre éducation, de soumettre votre intelligence à des exercices de toute sorte, la plupart fort pénibles et fort compliqués, traductions d'une langue dans une autre, difficultés grammaticales et logiques, amplifications, calculs, raisonnements, efforts de mémoire, récitation, déclamation, que sais-je ? le tout pour donner à vos facultés quelque puissance, quelque souplesse, quelque possession d'elles-mêmes, vous vous imaginerez bonnement qu'une fois arrivé à l'âge d'homme, vous pouvez sans inconvénient dispenser votre esprit de tout effort, de toute attention, de tout travail. Il n'en va pas des qualités de l'âme comme de la forme, laquelle demeure dans les corps, une fois qu'elle leur a été imposée par les lois de leur croissance. Nous portons en nous, en tant que créatures morales, un principe d'affaiblissement ou de progrès, qui ne nous permet point de nous reposer et de nous immobiliser dans une situation acquise. Notre esprit ne saurait demeurer dans un repos absolu. C'est un des principes les plus acquis de la physique et de la mécanique, que l'immobilité n'existe pas dans la nature matérielle. Autant elle est facile à concevoir par un acte de notre esprit, autant elle est impossible à découvrir par aucun effort de l'expérience. De même les âmes ne sauraient se soustraire un seul instant à la double loi du progrès et de la décadence. Il faut absolument qu'elles se perfectionnent ou qu'elles perdent.

Hélas ! il faut bien le dire, c'est sur la voie de l'affaiblissement et de l'extinction, que s'engagent de bonne heure la plupart des intelligences. La paresse, qui nous est innée, nous invite, au lendemain même du jour où nous secouons l'enseignement des collèges et des pensions, à reculer devant toute contention de l'esprit, à nous affranchir de tout effort et de toute règle, à prendre pour conseil et pour mesure de notre attention, le degré d'intérêt qui sollicite notre curiosité. La physiologie de nos hommes de notre temps est-elle bien accusée ? leur esprit porte en lui certains caractères qui accusent les habitudes de notre nation et de notre époque, de la même façon que certains signes physiques attestent la race.

Nous ne manquons point, en France, de vivacité ni d'entrain pour les questions. On peut dire qu'aucun problème ne nous laisse indifférents. Le

premier aspect nous séduit et nous attire. Notre esprit est essentiellement primesautier, et nous nous jetons dans un examen même ardu, même repoussant, avec la même ardeur dont nous montons à un assaut impossible. Malheureusement cet élan s'essouffle et cette fougue se ralentit. La furie dont on nous reconnaît le don proverbial ne tarde pas à s'apaiser, et peu à peu, qu'il passe une ombre d'idées, un nuage, une mouche entre nous et cette question dont nous paraissions saisis, nous voilà partis dans une autre direction. Nous jetons feu et flammes pour un autre sujet destiné à subir bientôt, lui aussi, l'abandon de notre caprice.

Je voudrais, Nathalie, que toute personne de loisir, et obligée par conséquent de veiller à l'entretien, à la réparation de sa propre intelligence prit la peine, bien aisée après tout, de faire de temps en temps quelque chose pour son propre esprit. Je voudrais lui voir entreprendre quelque lecture notoirement pénible et fastidieuse, aborder un auteur connu par la longueur de ses périodes, la profondeur de ses pensées ou la concision de ses raisonnements, un de ces écrivains enfin dont la digestion est difficile et auquel il faut accorder plus que la dose ordinaire de patience et d'attention. Chacun pourrait choisir cet auteur dans l'ordre d'idées qui lui agréerait le plus.

Ce qui importe à mes yeux, ce ne sont point les idées qu'on peut tirer de lui sur tel ou tel sujet, mais la dépense d'activité qu'il vous demande, les efforts auxquels il vous provoque, l'agilité et la puissance qu'il vous met en demeure d'acquiescer.

Il ne faut pas, ma chère cousine, donner dans ce préjugé vulgaire et banal, que telle lecture trop scientifique, trop sérieuse, ne vous apprend rien de pratique et d'applicable à la vie. C'est quelque chose, j'imagine, en dehors des idées, dont on peut tirer un profit visible et prochain, que la pleine possession de son esprit, une application aisée de ses facultés, un usage infatigable de son intelligence, toutes qualités qu'un peu d'exercice et de discipline conserve ou restitue à notre pensée.

Ce sont là, me direz-vous, ma chère cousine, de grands moyens qui ne sont peut-être pas à la portée de tous. Il faut une éducation élevée, beaucoup de loisir et de bonne volonté, peut-être même une certaine direction intellectuelle, pour se soumettre ainsi soi-même à une deuxième éducation, après celle de la jeunesse. Il n'est pas bien facile de mettre la main sur l'auteur qui nous sera le plus profitable, et il est à craindre que, dans notre envie de bien faire, nous ne nous laissions aller à exagérer notre propre courage, ou à exalter nos facultés jusqu'à en perdre la direction.

Je ne disconviens pas, Nathalie, de la nécessité d'un guide. Nous accablons les gens de nos importunités, pour des conseils qui n'ont pas cette importance, et je ne verrais pas un grand mal, je

vous l'avoue, si l'on mettait à profit les relations du monde pour recevoir une impulsion et une méthode des intelligences d'élite, de la même façon qu'on accepte ou qu'on sollicite un avertissement de la part de quelque homme de bien.

Mais je ferai de bonne grâce la part des situations ou même des infirmités humaines. Il y a un moyen plus simple, plus direct, aussi efficace, de combattre la distraction.

Il suffit de prendre une fois pour toutes la résolution inébranlable de ne point se laisser détourner d'une idée entreprise et d'y ramener son esprit par un acte semblable à celui par lequel on maintient son regard sur un objet déterminé, par exemple sur le point de la cible, ou sur la mire du pistolet.

Entendons-nous bien ici, ma chère enfant, et, comme nous le faisons toujours, ne laissons pas de place entre nous aux échappatoires des faux-fuyants ou aux obscurités de l'équivoque.

Il ne suffit pas de vouloir simplement maintenir son esprit dans une ligne, pour qu'il ne rencontre pas, à droite et à gauche, des embranchements qui l'invitent à un détour. Il ne suffit pas de vouloir prêter l'oreille à quelque bruit éloigné, à quelque son à peine perceptible, au murmure d'une voix qui s'éteint, pour imposer, par là même, silence au perpétuel bruissement de la nature et délivrer notre ouïe de tout autre son. Cela ne se peut, et il serait chimérique d'attendre cette parfaite quiétude, lorsqu'on entreprend d'écouter. Il suffit que nous refusions de consentir à ces détournements. Au milieu, par exemple, de ces conversations qui s'entrecroisent dans un salon, nous avons pris le parti de n'avoir d'oreilles que pour une seule voix et de ne suivre qu'un entretien; tout le reste devient soudain comme un bruit confus sur lequel se détachent distinctement les demandes et les réponses auxquelles nous avons résolu de prendre intérêt.

Voilà tout à fait l'image de notre esprit, alors qu'il poursuit une pensée, qu'il conduit un raisonnement, qu'il médite un parti. Il a beau déployer une grande énergie et continuer assidûment sa pensée principale, il ne laisse pas de s'apercevoir que beaucoup d'idées, de résolutions, de rapprochements, d'émotions, flottent pour ainsi dire au fond de son âme. Tous ces faits intérieurs miroitent entre lui et la pensée principale qu'il a en vue, au point de l'obséder parfois, et, dans tous les cas, de l'importuner. Il ne dépend donc pas de nous que cette fantasmagorie ne défile et ne repasse dans notre imaginative, de même façon que les sons étrangers à notre conversation bourdonnent à nos oreilles; mais, ce qui dépend de nous, c'est de ne pas leur accorder notre attention et de tenir toutes ces sollicitations pour non avenues.

Il faut bien avouer, ma cousine, que nous sommes loin de nous conduire ainsi et de prêter main-forte à notre esprit, comme nous le devrions si nous étions sages. Bien loin d'éprouver la

moindre contrariété de cette intervention inopportune, nous ne sommes pas trop fâchés qu'une distraction nous donne prétexte pour suspendre la réflexion qui nous lasse et quitter le sujet qui nous absorbe. Alors, au lieu de reconnaître, comme la vérité le voudrait, que nous cédon volontairement à une tentation intellectuelle, alors que cette tentation aurait été par elle-même incapable de nous vaincre, nous faisons tous nos efforts pour nous persuader que cette nouvelle série d'idées est importante à aborder. Nous voulons nous prouver que cet état de notre pensée se justifie par notre intérêt, au lieu de s'expliquer par notre paresse.

La règle à suivre est bien simple. Une fois que nous avons jugé bon de nous occuper d'un certain nombre d'idées, d'y livrer notre esprit et d'y appliquer notre raisonnement, il faut obtenir de soi-même que rien au monde ne nous paraisse plus important et que rien ne l'interrompe pour passer avant. On prend bien sur soi d'aller jusqu'au bout de la phrase, peut-être même jusqu'au bout de la page, lorsqu'on écrit une lettre; rien n'empêche d'appliquer le même procédé aux opérations de notre esprit. On se plaint le plus souvent des objets extérieurs qui nous attirent, ou des digressions intérieures qui nous emportent. Ce sont là des excuses fausses. Soyez persuadée, ma chère Nathalie, qu'à part un premier et rapide mouvement de surprise, c'est nous-mêmes qui, après avoir considéré le motif et le prétexte de la distraction, nous en devenons non-seulement les complices, mais par l'attention que nous dépensons à son profit, les véritables auteurs.

Il me reste à prévoir, Nathalie, une dernière objection, une objection dont les gens d'esprit se sont peut-être les seuls à s'aviser, mais que, pour cette raison même, il convient de ne point négliger.

On dira, peut-être avec quelque peu de malice et de raillerie, que je vous propose ici le moyen pour rendre à tout jamais les esprits immobiles et pesants.

S'il faut absolument, dira-t-on, déployer toutes les fois que l'on pense, cette ténacité de bouledogue et ne pas lâcher un sujet une fois qu'on y a mordu, nous voilà bien loin de cette souplesse, de cette vivacité, de cette mobilité heureuse, dont l'esprit français avait gardé jusqu'à cette heure le privilège.

Je ne pense pas qu'il soit possible de se tromper plus complètement et de méconnaître d'une façon plus péremptoire les lois essentielles de l'esprit humain.

La vivacité ne consiste pas, comme on semble le dire et comme on serait forcé de la définir d'après cette conception illusoire, en une vue superficielle et impuissante des choses. Il ne faut pas la confondre avec cette légèreté, gracieuse peut-être, mais pleine de périls et d'erreurs, qui prononce sans juger et décrit sans apercevoir.

La vivacité d'esprit, entendue dans son sens véritable, est précisément le contraire de cette mobilité maladive et impuissante. Tel est le propre de ces esprits robustes qui ont le don de jeter sur les choses le regard de l'aigle. Sans doute ils ne s'arrêtent pas longtemps et s'élancent avant que nous soyons en mesure de les suivre vers de nouveaux horizons. Leur supériorité est de n'y être point entraînés par l'inconstance. Le court délai de ce séjour leur avait suffi pour épuiser le sujet. Ils ne le quittent point par désespoir de le pénétrer, mais parce qu'il ne leur reste plus rien à en apprendre.

Lorsqu'une intelligence est arrivée à cette supériorité, il lui arrive souvent d'être méconnue et de rester incomprise. Mon vieil ami de Rodhays accuse son fils d'avoir une conversation décousue et de ne pouvoir garder en plein ses idées. La vérité est que le général, plus au courant des manœuvres militaires que des opérations de l'esprit, se trouve, à chaque instant, dépassé et dépaycé par la fougue de Ferdinand. Comme il est incapable de se faire à cette rapidité vertigineuse, ou de suivre du regard ces liens à longue portée, il s'imagina que son fils s'emporte, ou se jette dans des idées décousues.

Les esprits véritablement puissants peuvent être méconnus par les intelligences médiocres, autant qu'il plaira à celles-ci de s'en donner la ridicule joie. Ils prennent aisément leur revanche par l'influence ou l'empire qu'ils exercent. Jamais Voltaire n'a écrit rien de plus vrai, au point de vue philosophique, que les deux fameux vers de Mahomet :

Du droit qu'un esprit ferme et vaste en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Il est certain que cette direction occulte, exercée autour de lui par un homme de génie, ou seulement de talent, échappe complètement aux esprits qui en sont l'objet et qui en deviennent pour ainsi dire les esclaves. C'est tout au plus si quelques-uns des plus avisés et des plus rebelles se débarrassent d'être menés ou convaincus en fermant la bouche à toute éloquence. Le bavardage et l'ironie sont les deux armes les plus sûres de la sottise.

Adieu, ma chère cousine; prenez cette fois votre large part de ces conseils.

Il faut absolument détruire votre mauvaise réputation de jeune fille distraite. Laissez cela à l'enfance dont l'esprit voyage avec une bulle de savon, ou aux vieillards qui gémissent sur les débris d'eux-mêmes. Vous avez trop de volonté pour ne pas ajouter la force aux qualités natives de votre intelligence.

Votre cousin bien affectionné,

ANTONIN RONDELET.

LE MARIAGE DE THÈCLE

(SUITE)

XXII

JOURNAL D'ALEXIS.

JE te reprends, mon cher petit album, mon confident, mon ami, toi qui ne me réponds jamais et pourtant me consoles. Je suis un ingrat, car je te délaisse aux jours heureux ; mais dès que le ciel s'assombrit, je reviens vers toi ; je laisse couler sur tes pages le fiel qui m'étouffe, les peines et les secrets que je ne puis dire qu'à toi seul... A quel ami pourrait-on confier les cruelles déceptions du cœur, les cruels échecs de la fierté, les cruelles rigueurs de la fortune?... Nous avons tous lu La Rochefoucauld, et nous redoutons cette méchante joie que notre insuccès pourrait éveiller dans le cœur d'un ami... nous redoutons les : *Je te l'avais bien dit !* les conseils superflus, les retours railleurs, les remarques incisives, tout ce vinaigre enfin qui coule tranquillement, au nom de la raison, sur un cœur ulcéré. Mon petit album, tu ne raisonnes ni ne critiques ; tu reçois mes plaintes, et quand je te les ai dites, on croirait que je suis soulagé.

» Que fait Thècle à cette heure ? Voilà l'idée fixe qui me poursuit depuis que je l'ai quittée. Ses lettres courtes, souvent sèches, toujours peu expansives, ne me disent presque rien : il faut entrevoir, conjecturer, deviner... elle ne devine pas qu'à deux cents lieues, je me sens poursuivi par les plus noires pensées... *La jalousie est plus dure que l'enfer*, oh ! que c'est vrai ! c'est un enfer que ces doutes et ces craintes, et jamais je n'avais été jaloux d'elle jusqu'ici... sa froideur, la dignité de ses manières... l'amour qu'elle a eu pour moi, car enfin je n'en puis douter, elle m'a aimé... la présence de nos petits enfants, tout me rassurait, et maintenant tout m'inquiète.

» Elle se promène au Luxembourg avec Raphaël et Thérèse. On l'y remarque sans doute... Entre ces deux enfants si beaux, et si jolie elle-même, comment n'attirerait-elle pas les yeux ? et je ne suis pas là... Je ne puis pas épier l'ombre de sa pensée dans ses yeux ! je ne sais rien, elle ne me confie rien.

» Elle voit souvent cette madame de Saint-

Aubert, notre officieuse voisine ; je n'ai jamais aimé cette femme : elle ajoute à l'indépendance du veuvage une liberté de ton, d'allures, qui me déplaît souverainement... Je suis surpris que Thècle, si dédaigneuse parfois, ne s'en soit pas aperçue... Elle ne trouve pas ma pauvre Camille assez distinguée, assez raffinée, et elle recherche madame de Saint-Aubert ! Quelle inconséquence, et combien elle me crée de pensées de derrière la tête !...

» Elles vont au concert ensemble : Thècle me l'annonce d'un air content et dégagé... J'ai envie de tout quitter et d'aller les trouver au milieu de leur musique... Que dirait Thècle ?...

» Je me suis surmonté, et voilà, Dieu soit béni ! que je reçois une lettre de ma femme, meilleure que de coutume... Elle n'a pas été satisfaite des manières de notre voisine, elle ne la reverra plus ; et d'ailleurs, voici que cet excellent M. Hausmann nous exproprie ; il faut quitter ce logis que le voisinage me gâtait. Elle se lamente sur mon bel atelier, si bien installé... Et que m'importe mon atelier, pourvu que Thècle évite cette dangereuse société ?... Un grenier, une cave, tout m'est bon, pourvu que je la sache honorée et paisible... Je vais bien le lui dire, et l'embrasser et la remercier... Chère Thècle, elle a eu confiance en moi !

» Elle va rue de Lille, dans la même maison que ma tante ; mon cœur se dilate à cette pensée. Ma femme et mes enfants protégés sous ce toit ami, me rendent un peu de liberté d'esprit ; je vais pouvoir travailler.

» En d'autres temps, dirais-je plus heureux ? j'aurais été satisfait de ma position ; ce M. de Farvaques est un Médicis gascon fort aimable ; il consacre une grande fortune à un bel amour, celui de son pays ; il adore, non pas la France, il l'aime *modérato* ; il adore l'Aquitaine, le domaine des Vascons, la contrée qui s'étend de l'Océan jusqu'à l'Adour, de la Garonne aux Pyrénées ; il adore avec la même ferveur les rives de la Gironde bordées de châteaux, le noir et sauvage Médoc, la mer de Gascogne se brisant sur des rochers, et les plaines mélancoliques où Confolens s'assied parmi les oliviers et les chênes. Il a l'idée, devenant vieux, de se créer une galerie des sites qu'il a le mieux aimés, auxquels se rattachent peut-être

pour lui des souvenirs de jeunesse; déjà, un artiste bordelais, très-bon cru, ma foi ! lui a fait des aquarelles chaudes et vivantes, qui représentent les monuments de Bordeaux, le Château-Gaillon, l'église cathédrale, le fort du Ha, les allées de Tourny; pour moi, les paysages me sont échus, et il a admiré, plus qu'elles ne le méritaient, mes premières toiles, surtout une vue, bien vite brossée cependant, du vieux château d'Épernon. Un effet de lumière sur le fleuve lui a fait plaisir.

» Je ferais mieux si j'étais plus calme; mais les lettres de ma femme laissent toujours tant à désirer! pourquoi? qu'y a-t-il entre elle et moi? quelle barrière de glace empêche la fusion de nos âmes? Elle m'a aimé cependant... oui, elle m'a aimé; mais, Alexis Lamblin, sois franc avec toi-même, elle a aimé son idéal; et un instant elle a cru que tu étais ce héros de roman, charmant, impeccable, au-dessus des besoins et des défauts de la terre, que les jeunes filles entrevoient dans leurs rêves. Puis, quand elle a vu ce que tu étais, un honnête homme, prosaïque habitant du monde, gardant peut-être au fond de l'âme avec pudeur, quelques fleurettes de poésie, quand elle a vu que tu n'étais ni Romeo au balcon, ni Wilfrid au tournoi, ni un Albert ou un Gontran des romans modernes, elle a détourné dédaigneusement la tête, elle a méprisé la réalité, et elle s'est replongée dans ses songes... Et moi, assez fou pour être jaloux de ces chimères, je l'aime toujours et je souffre cruellement...

» Il est heureux que mon travail et mon commerce forcé avec la nature me distraient; je succomberais, je crois... Me voici dans le Médoc: je fais l'esquisse d'un grand tableau qui représentera les vendanges: M. de Farvaques y attache un prix particulier; et pour lui plaire, j'ai logé dans un coin de la toile une vieille tour, où Éléonore d'Aquitaine habita au temps jadis et qui fait partie d'un petit domaine de mon ami; ce tableau me plaît à faire, je tâche d'y mettre de la sève; quand l'ébauche sera finie, j'irai passer quelques heures à Paris... Enfant que je suis! mon cœur bat à cette seule pensée.

« Je l'ai revue, j'ai revu mes enfants chéris; j'ai passé là quelques jours, demi-pluie, demi-soleil, qui me laissent un souvenir doux, comme ces jours d'automne, qui n'ont ni l'ivresse du printemps ni la fougue de l'été, mais qui sont bienfaisants encore. Thècle a paru charmée de me revoir, — comme un ami fidèle dont la présence lui manquait parfois; — rien de plus; mais dans ses regards calmes, dans son attitude paisible, j'ai deviné la candeur de son âme et de sa vie. Les romans ne sont que dans son esprit, Dieu merci !... La présence de Camille agit peut-être sur elle; elle a une vertu si sincère et si vraie, Camille, tant de noblesse d'âme sous cet extérieur simple, et une pureté si grande, enfantine et angélique à

la fois!... Je vois ses perfections, je les ai toujours appréciées, d'où vient que je ne l'ai pas aimée?... Énigme du cœur humain, qui préfère le trouble à la tranquillité, la lutte sur les cimes au bonheur tranquille assis dans la vallée; l'or à conquérir parmi les flots et les combats, aux fruits paisibles du sol natal!... le bonheur en famille, naturel, sans efforts, était tout près de moi; je n'avais qu'à tendre la main pour le saisir... J'ai aspiré à d'autres biens, et maintenant, encore, en voyant l'une près de l'autre, Camille et Thècle, la paix et l'orage, je ne puis regretter mon choix...

» Mes enfants m'ont enchanté: ils m'ont reconnu; ils m'aiment... Je les ai trouvés grandis et embellis. Raphaël ressemble à un ange sérieux qui, dans la Madone de Saint-Sixte, regarde en haut et contemple; Thérèse est une figure de Greuze... Leur mère les trouve jolis; mais ils la fatiguent vite, tandis que Camille s'en occupe, et tout en les amusant, elle leur fait du bien...

» J'ai trouvé ma bonne tante mieux que je n'osais l'espérer; elle reprend un peu à la vie. Thècle est aimable pour elle, quelle joie!

» Autre sujet de satisfaction: je n'ai pas vu de livres à la mode sur la table de ma femme; un volume de *Fabiola* s'entr'ouvrait sur son étagère, et elle m'a dit, avec un sourire: — C'est le confesseur de votre tante, M. l'abbé de Vaux, qui me prête maintenant des livres. — Et tu n'en lis plus d'autres, dis-je, chérie!

Elle leva les épaules avec une moue délicateuse:

« J'en lis d'autres, *Feuillet*, par exemple mais il en est que je n'ouvrirai plus... — Va, ma bien-aimée, la vérité n'est pas là... ce sont des fables parfois charmantes, parfois grossières; mais des fables toujours.

» Nous avons parlé de nos affaires d'argent: elles sont meilleures, elles sont bonnes même. Thècle est contente de mes succès; et comme je lui parlais de ce pays que j'habiterai encore longtemps, car les projets de M. de Farvaques s'étendent de plus en plus, elle m'a dit: — J'habiterais là, volontiers... Paris est si triste! Tout un avenir dans ces mots...

» Comme je ne cesse pas de rêver à ce que je pourrais faire pour que Thècle vint dans ce pays-ci, et s'y trouvât bien, M. de Farvaques s'est aperçu de ma préoccupation, et je lui ai dit franchement que je voudrais faire un joli nid à ma femme et à mes enfants. Aussitôt, le voilà à cheval sur cette idée. Il possède une villa à Arcachon, commode, bien disposée; il est prêt à me la louer avec faculté d'acquisition; dès demain on y mettra les tapisseries et les peintres; les jardiniers feront des merveilles; je trouverai à Bordeaux des occasions pour le mobilier; tout sera joli, élégant, digne d'une jeune femme et de deux beaux enfants... Il entrerait si bien dans ma pensée que je suis entré dans la sienne; j'ai accepté. Nous partons demain pour Arcachon.

» Peu écrit et beaucoup travaillé depuis quelques mois; j'achève les esquisses prises pendant l'été, et, pour me reposer, j'arrange, comme un tableau, le chalet d'Arcachon. Que Thècle sera bien, et que mes enfants grandiront heureusement dans cet air salubre et parfumé!... Jamais je n'ai travaillé avec plus d'ardeur; j'ai le but devant mes yeux : tirer Thècle de Paris, lui créer un Eden où elle ne regrette plus en secret le château de son père; lui faire une vie nouvelle, et, qui sait? faire naître en son cœur un nouvel, un impérissable amour. C'est là le but, l'emprise, comme disaient les chevaliers d'autrefois; cela ne vaut-il pas un peu de fatigue et de travail?

» M. de Farvaques désire une ou plusieurs vues de Biarritz. Ah! Claude Lorrain! Claude Lorrain! prête-moi tes yeux, qui discernaient les nuances et la beauté, et la lumière, et ton pinceau, qui reproduisait toute la magie du ciel et des eaux!... Rien d'intense et de splendide comme ce dôme d'azur éclatant, inflexible, et cette mer qui ressemble à du métal en fusion, où le soleil jette des étincelles blanches... C'est aussi désespérant pour l'artiste que délicieux pour le rêveur... J'ai essayé, cependant : un *Lever du Soleil*, à Biarritz, et il me semble, pardon pour ma vanité! que j'ai réussi à répandre sur les flots cette vapeur bleuâtre, ce voile diaphane qui précède l'aurore, tandis qu'au dessus des monts, à l'Orient, le jour vermeil se montre...

» J'étais hier, dans l'après-midi, sur le bord de la mer, et, avec la lorgnette, je distinguais à l'horizon, comme des alcyons, les voiles blanches d'une flottille de pêche; je m'amusais à suivre de loin leurs évolutions, et je pensais à ma femme, que j'amènerai quelque jour ici... Mes yeux fatigués se détournèrent enfin de ce miroir étincelant qui renvoyait avec usure tous les feux du soleil, et s'arrêtèrent sur la plage sablonneuse, et qui, elle aussi, ressemblait à une fournaise. Je remarquai avec surprise, sur un point éloigné du littoral, une rangée de huttes couvertes en paille, qui, de loin, ressemblaient à des ruches, et m'aidant de nouveau de la longue vue, je vis errer entre ces cabanes des fantômes vêtus d'une couleur sombre, et dont le visage semblait caché par un capuce ou un long voile. Ces fantômes se baissaient, se relevaient et il me semblait qu'ils bêchaient la terre, et sous cette ardeur du soleil, leurs mouvements, leurs efforts, leur labeur persistant me donnaient la sensation du sybarite à la vue d'un esclave courbé sous le travail.

» Qu'est-ce donc que ces laboureurs qui ont choisi pour champ le sable, pour moment du travail les heures dévorantes d'un soleil du midi, et qui, le visage voilé, les épaules courbées sous un lourd vêtement, bêchent sans relâche?

Sont-ce des criminels? Sont-ce des pénitents? Qu'est-ce que cette tribu pleine de mystère, quoique sa vie et son travail s'accomplissent au grand jour? D'où vient que personne ne m'en a parlé? Je regardais toujours, sans me lasser, et, enfin, je distinguai, sur l'éclat incandescent du ciel, au-dessus d'une des huttes en paille, une croix... J'aurais dû le deviner : ce sont des religieux; des Trappistes, sans doute.

» Non, ce sont, qui le croirait? des femmes, des jeunes filles! Ces ruches s'appellent l'Asile de Notre-Dame du Refuge; des pénitentes les habitent; seules, entre le sable et le ciel, n'ayant d'autres perspectives que la mer immense; rien ne les retient dans cette Thébaïde, que l'amour divin; rien ne les y occupe que la prière et le dur travail de la terre; elles ne parlent à personne, personne ne les voit; on entend seulement, au soir et au matin, leurs hymnes de joie; on sait qu'aucune loi, aucune barrière ne les empêche de fuir cette solitude terrible; elles y restent, elles l'ont choisie, elles sont heureuses... heureuses entre tous les êtres, disent les prêtres et les femmes qui ont pu leur parler. Quel mystère!...

« Je ne saurais dire l'impression que me font, tous les jours, ces cabanes d'ermite et ces fantômes voilés... Je les cherche toujours des yeux, et je pense alors à Celui qu'elles servent et qu'elles aiment, et qui leur fait goûter des délices dans ce désert brûlant...

» J'ai toujours cru en Dieu, j'ai toujours vénéré la foi évangélique; mais de cette foi abstraite à cet amour agissant, qu'il y a donc loin! *Dieu parle, il faut qu'on lui réponde...* Il est temps, Alexis, il est temps!

« Je suis mortellement inquiet : on assure que le choléra a éclaté à Paris... J'écris à Thècle, je la conjure de partir sur-le-champ pour Bordeaux; je la conduirai au chalet avec nos enfants; je ne serai tranquille qu'à ce prix... »

XXIII

Le jour même où Alexis traçait ces dernières lignes, à la même heure, Thècle rendait une visite à sa tante de Sénonges, qui faisait une courte apparition à Paris. Elle trouva l'antichambre encombrée de caisses et de malles, et sa tante dans un négligé fort élégant, mais qui ne dissimulait plus les marques du temps sur ce visage fatigué.

« Que faites-vous donc, chère tante? à peine arrivée, vous partez déjà!

— Je le crois bien! je me sauve aux Lauriers, petite! Sais-tu qu'il y a deux cas de choléra dans

ma propre rue? J'ai hâte de fuir ce maudit Paris! Tu ferais bien de m'imiter.

— J'y pense, ma tante, répondit Thècle avec tranquillité. Alexis désire que j'aille le rejoindre à Bordeaux, et je compte me mettre en route demain.

— Et bien tu feras. Alexis réussit donc à Bordeaux? M. Reyville en dit des merveilles.... Il est épris de ton mari, de son talent, de son caractère... A l'en croire, c'est toi qui aurais fait le bon mariage... Il est vrai que ce cher Reyville est bien l'esprit le plus exagéré... »

Thècle se mordit les lèvres, et répondit d'un ton sec :

« Je pense que M. Reyville ne se trompe pas sur le compte d'Alexis... »

— Ah! petite, tant mieux; je te croyais fort revenue de tes premières illusions.

— Ma tante, est-ce que la vie ne ressemble pas à une spirale, où l'on revient souvent sur soi et sur ses impressions?

— Très-bien, Thècle; tu deviens sérieuse, il me semble; que lis-tu donc, maintenant?

— Je lis peu, ma tante; mes yeux et mon esprit sont un peu fatigués, et j'en profite pour réfléchir.

— Admirable! mais ne réfléchis pas trop, car je te trouve une mine un peu trop grave. Tu n'es pas souffrante?

— Non, ma tante.

— Et tes enfants?

— Ils vont bien; ils sont contents de partir demain.

— Nous allons donc nous quitter, petite chérie, et pour longtemps, peut-être. Sais-tu bien que mon frère m'écrit qu'il reviendra cette année à Herzey? »

Thècle pâlit.

« Ma tante, dit-elle, après un silence, si vous le revoyez, au nom du ciel! parlez pour moi! Suppliez-le de me pardonner! »

— Eh! ma chère, comment veux-tu que je me mêle de cette affaire? Tu sais si ton père est absolu! »

Quoique Thècle fût absolue et fière autant que son père lui-même, elle insista cette fois avec une humilité qui surprit madame de Sénonges.

« Je vous en supplie, dit-elle, souvenez-vous que je n'ai pas de mère pour plaider ma cause... »

Elle ne put achever : des larmes étouffèrent sa voix. Madame de Sénonges, si frivole qu'elle fût, se sentit touchée.

« Chère belle, puisque tu le désires, je te le promets... Ne pleure donc pas ainsi... tu auras le teint échauffé... Je parlerai; tu verras, Adalbert ne me refusera pas la première grâce que je lui demande.

— Ah! ma tante, si vous obtenez une parole favorable, quelle reconnaissance!...

— Tu es trop charmante quand tu pries ainsi; on ne pourrait rien te refuser. Espérons.

— Espérons! Adieu, ma tante, adieu et merci.

— Adieu, chère petite. Soigne-toi et écris-moi quand tu seras à Bordeaux. Et mes amitiés à ton mari. »

Thècle s'éloigna; elle était émue, le nom de son père, l'idée qu'elle pourrait le revoir, faisaient tréssaillir toutes les fibres de son cœur. Depuis huit ans, la spirale de la vie, comme elle disait, l'avait ramenée aux impressions de sa première jeunesse; elle avait réfléchi sur elle-même, elle s'était jugée sévèrement, et le besoin du pardon paternel tourmentait son âme. Elle allait, absorbée dans ses pensées, quand au coin d'une rue, un rassemblement de peuple attira son attention : elle demanda à un passant ce qui arrivait :

« C'est un jeune homme qui a eu une attaque de choléra, répondit-il, et voilà qu'on le porte à l'Hôtel-Dieu. »

Elle jeta les yeux sur le groupe que lui désignait son interlocuteur, et elle vit, appuyé sur une civière, un jeune visage couvert d'une pâleur verdâtre, et crispé par une souffrance terrible. Thècle eut peur; elle détourna le regard et rentra précipitamment chez elle.

La mort l'avait regardée comme le milan qui regarde et choisit sa proie. La nuit même, elle venait de goûter les premières heures de sommeil, non loin de ses enfants, qui dormaient profondément, lorsqu'une douleur soudaine la réveilla. Elle était glacée, et un malaise inexprimable se répandait dans ses veines. Elle se leva, elle but de l'eau de mélisse; elle essaya de se réchauffer, mais le mal augmentait, elle sonna et dit à sa domestique :

« Allez chercher le médecin, et prévenez, je vous prie, ma cousine. »

Camille ne se fit pas d'illusion sur ce mal subit : elle emporta les enfants endormis, les confia à sa mère, et elle revint s'asseoir au chevet de Thècle. Le médecin arriva, et la nuit, nuit courte d'été, s'écoula en essais inutiles; le mal s'aggravait d'heure en heure, et quoiqu'elle souffrît des tortures, la pauvre Thècle restait calme, et son intelligence ne perdait rien de sa lucidité. Quand le jour fut un peu avancé, elle saisit la main de Camille, et lui dit avec difficulté, car sa langue raidie ne pouvait presque plus articuler :

« Un télégramme à Alexis! et faites venir monsieur l'abbé. »

Camille obéit : une angoisse inexprimable lui serrait le cœur. Quoi! elle allait mourir, cette belle et jeune rivale, qui avait coûté tant de larmes à sa faiblesse, tant d'efforts à sa vertu, et qu'elle aimait maintenant, comme elle aurait aimé une sœur! Elle allait mourir, et Alexis serait condamné à la plus profonde douleur qui puisse exister ici-bas... Si elle pouvait acheter, par le sacrifice de sa propre vie, celle de Thècle! si Dieu voulait la prendre!

Elle pria et pleurait tout à la fois, pendant que

l'abbé de Vaux confessait la pauvre malade; il l'appela :

« Je vais chercher les derniers sacrements, lui dit-il. Elle meurt bien jeune, mais elle meurt saintement. Oh! que la bonté de Dieu est profonde! »

Thècle ne pouvait presque pas parler; elle fit un suprême effort.

« Quel bonheur pour moi, dit-elle, d'avoir connu ce digne prêtre, qu'il m'a fait de bien! et vous aussi, Camille... pardonnez-moi mes torts... dites à Alexis que je l'ai aimé et que je regrette de ne pas l'avoir rendu plus heureux... qu'il me pardonne! Et, écoutez! menez mes enfants à mon père... je l'exige... il pardonnera... »

Elle ne put pas achever, mais sa main froide étreignit fortement celle de Camille.

« Je vous le promets! dit-elle. O chère Thècle! pardonnez-moi aussi tout mes torts envers vous. »

Thècle sourit faiblement; M. de Vaux entra dans la chambre... et quelques instants après, Thècle recevait son Dieu. Elle pria avec recueillement, d'un air satisfait, et elle répéta tout haut, à plusieurs reprises, une parole du Psalmiste que M. de Vaux lui avait citée et qu'elle s'appliquait : *Votre miséricorde, ô mon Dieu, vaut mieux que la vie!*

Vers le soir elle mourut.

Le lendemain matin, Thècle reposait déjà dans son linceul, et Camille veillait auprès d'elle, quand Alexis, pâle, bouleversé, la mort dans les yeux, entra dans la chambre.

« Elle est-là, dit-il, là, ma femme!

— Oh! cher Alexis, venez auprès de ma mère, auprès de vos enfants, je vous parlerai d'elle; venez! »

Elle voulait l'entraîner, il s'arracha de ses mains et se jeta impétueusement sur le corps immobile de sa femme; il couvrit de baisers son front et ses lèvres; il l'étreignit avec une fureur désespérée, qui épouvanta Camille :

« Mon cousin, dit-elle, ne voulez-vous pas vous

soumettre à la volonté de Dieu! Thècle est auprès de lui, elle prie pour vous et pour ses pauvres orphelins! Alexis, dites : La volonté de Dieu soit faite! »

Le pauvre Alexis la regarda avec des yeux hagards, il ne paraissait pas comprendre.

« Oh! Thècle! éveille-toi! viens avec moi au chalet! je l'ai préparé pour toi! nous serons là si tranquilles et si heureux! pourquoi ne veux-tu pas ouvrir les yeux? oh! ma femme! regarde-moi encore une fois! une seule fois! ces beaux yeux! »

Il voulut l'embrasser encore, mais ses forces épuisées le trahirent : il s'évanouit. Camille le fit transporter dans une autre chambre; il revint à lui et se leva pour retourner auprès de sa femme. M. de Vaux et M. Reyville, avertis tous les deux par Camille, accoururent, et tous deux s'efforcèrent de le consoler, l'un en lui parlant de Dieu, l'autre en lui montrant ses enfants, l'avenir, l'art et la réputation; il les écoutait, absorbé, et une seule fois il répondit :

« Je ne puis plus vivre, puis qu'elle n'est plus là. »

Le même soir, des symptômes effrayants se manifestèrent; avait-il puisé la mort sur les lèvres de sa femme? Thècle l'appela-t-elle? il eut une nuit affreuse, et au point du jour, Camille, qui le veillait, aidée d'une sœur de Bon-Secours, vit sur son visage la même pâleur, la même expression de souffrance qu'elle avait vues la veille sur le front de Thècle. M. de Vaux revint; la même voix qui avait exhorté l'épouse, fortifia l'époux. Puis il eut un moment de délire : il parla de Notre-Dame du Refuge et de la mer bleue de Biarritz.

« Les pénitentes m'ont mené à Dieu! dit-il enfin, d'un ton plus tranquille; Dieu, auprès de qui Thècle m'attend! »

Il mourut à midi, et, le soir même, ses restes furent réunis à ceux de sa femme.

Camille resta seule avec les deux orphelins.

MATHILDE BOURDON.

(La fin au prochain numéro.)

LA RECLUSE DES ROCHES-NOIRES

C'ÉTAIT un jour de fête, les promeneurs affluaient sur le Champ-de-Mars, dont les grands arbres étaient déjà garnis de feuilles d'un vert tendre; les élégantes de la petite ville étalaient leurs toilettes printanières

encore dans tout l'éclat de leur fraîcheur, et les jeunes gens du pays, le lorgnon à l'œil, la canne à la main, et souvent, hélas! le cigare à la bouche, suivaient les pas des jolies promeneuses.

Tout à coup, les clairons et les trompettes du 60^e d'infanterie firent retentir les airs de leurs plus brillantes fanfares, les groupes se rapprochèrent,

et, presque en même temps la fenêtre d'une maison de belle apparence, donnant sur l'allée principale, s'ouvrit avec fracas, livrant passage à une troupe de jeunes filles qui envahirent le balcon.

« Quelle bonne musique ! dit l'une d'elles, petite blonde à l'air doux et timide ; mais ne l'entendent-ils pas aussi bien du salon, sans nous exposer ainsi aux regards des passants ? »

— Ils s'exposent bien aux nôtres, ma chère ; nous avons le plaisir de voir et l'avantage de la position, répondit une jolie brune aux yeux étincelants d'esprit et de malice, aux mouvements vifs et décidés, qui semblait faire les honneurs de la réunion. Tiens, vois-tu ce petit sous-lieutenant, qui se promène d'un air sentimental, il est assez laid de figure, c'est une justice à lui rendre, mais il polke à ravir, et, s'il vient t'inviter à danser, dimanche soir, n'hésite pas à l'inscrire sur ton calepin ; trouve au contraire un prétexte honnête pour refuser ce grand brun qui nous regarde en ce moment, dans une pose théâtrale ; il est ennuyeux à mourir, et ne va jamais en mesure. Ce sont des conseils d'amie que je te donne là.

— Conseils dont je ne profiterai guère cependant, ma chère Jenny, pas plus que de ton aimable invitation, dit en souriant la jeune blonde.

— C'est ce que nous verrons, petite sauvage, interrompit l'autre, en la menaçant du doigt ; nous irons chez Monsieur ton père, et c'est avec lui que je traiterai cette grosse question. Mais regarde donc, Madeleine, voilà madame de Chantereau, cette beauté surannée, dont je t'ai montré la caricature.

— Vous voulez dire le portrait, ma chère, interrompit vivement mademoiselle Céline Verdier, grande fille sèche et déjà sur le retour ; j'affirmais même qu'il est un peu flatté.

— Peut-être bien, répondit Jenny.

— Vit-on jamais accoutrement pareil ! reprit la vieille fille, acharnée sur sa victime ; robe verte, mantelet vert, chapeau vert, ou peu s'en faut.

— Une vraie rainette des prés, ma chère, dit Jenny, en riant de tout son cœur ; il faut avouer que M. de Chantereau a eu là un singulier goût, ajouta-t-elle en jetant sur mademoiselle Céline un regard plein de malice, lui qui aurait pu avoir pour femme une personne élégante et un cœur disposé à battre à l'unisson du sien.

— Mais, ma chère Jenny, dit Madeleine, sans remarquer la rougeur qui avait subitement envahi le visage de mademoiselle Verdier, je ne sais pas s'il est bien convenable à de jeunes filles comme nous de s'amuser aux dépens d'une dame d'un âge respectable, et dont j'ai entendu dire beaucoup de bien.

— Ne faut-il pas s'égayer un peu dans ce monde, et quel mal cela fait-il, après tout, à cette charmante petite grenouille verte que nous avons sous les yeux ?

— Mademoiselle Madeleine sort du couvent, et nous la scandalisons sans doute par nos propos,

dit avec un sourire ironique mademoiselle Céline, qui éprouvait le besoin de prendre quelqu'un à partie. »

Mais cette conversation fut interrompue par l'arrivée d'un nouveau personnage, un grand garçon de vingt-cinq ans, aux traits réguliers, à la physionomie insignifiante, aux gants beurre frais et à la mise irréprochable.

« Bonjour, mon cousin, lui dit la folle Jenny, en lui tendant sa petite main effilée, qu'il secoua fortement à la manière anglaise ; quelle nouvelle apportez-vous ? »

— Une grande nouvelle, ma foi ! telle que vous ne la devineriez jamais.

— La rivière a-t-elle remonté vers sa source, ou madame Ventoure est-elle devenue aimable ?

— Ni l'un ni l'autre, cousine, c'est bien plus extraordinaire encore.

— Alors je donne ma langue au chat, et je demande le mot de l'énigme.

— Eh bien, le voici. La recluse des Roches-Noires est sortie de son ermitage, et se promène à pied, comme une simple mortelle.

— Où donc cela ? s'écrièrent à la fois Céline et Jenny, en se penchant vivement sur la balustrade. »

Madeline saisit ce moment pour rentrer au salon, et, s'approchant d'une dame âgée qui était demeurée assise auprès de la table ronde, un journal à la main :

« Il est quatre heures, dit-elle, et ma femme de chambre n'est point encore venue ; seriez-vous assez bonne, Madame, pour permettre à Marianne de m'accompagner jusqu'à l'église, où mon père doit venir me prendre. »

— Très-volontiers, ma chère enfant, répondit la vieille dame ; mais revenez-nous bientôt et le plus souvent que vous pourrez, car c'est un grand bonheur pour ma petite-fille que le retour à Bel-lême d'une aimable compagne, dont les bons exemples peuvent lui être si utiles.

— Vous êtes trop indulgente pour moi, Madame, et je ne sais comment vous remercier de toutes vos bontés. Au revoir, Jenny, ajouta-t-elle en élevant la voix. »

Mais mademoiselle de Boissac ne l'entendit point, occupée qu'elle était à examiner la jeune fille que son cousin avait appelée la recluse des Roches-Noires, et qui se trouvait alors presque sous le balcon, au bras d'un vieillard à l'air énergique et fier, dont les yeux brillaient sous d'épais sourcils, et dont une abondante chevelure grise et légèrement frisée encadrait le front et les tempes.

« N'est-ce pas que cette étrangère est ravissante ? dit le cousin avec feu. »

— Cela dépend des goûts, répondit froidement mademoiselle de Boissac.

— Une taille de déesse ou d'impératrice, si vous l'aimez mieux.

— Disons de reine et n'en parlons plus.

— Des cheveux d'un si joli blond ?

— Donnant un peu sur le rouge, ce me semble; mais c'est devenu à la mode, dit-on.

— Un teint de lis et de roses!

— Quant à cela, cousin, il faut que vous ayez de bons yeux, car, sous son chapeau de bergère et son voile de veuve du Malabar, je n'ai pu découvrir que le bout de son nez, qui me paraît couleur cerise; mais d'où sort-elle donc, cette Belle-au-Bois-Dormant? Qui est-elle enfin?

— C'est un mystère qui n'est point encore entièrement éclairci, répondit Armand de Boissac; les uns prétendent qu'elle n'est que la nièce du baron de Fournel, d'autres disent sa fille; quelques-uns même assurent qu'elle est sa femme, jeune orpheline sans fortune, qu'il aurait épousée quelque temps après l'acquisition de son château; mais cette dernière version est la moins probable. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis deux ans qu'ils habitent les Roches-Noires, le fier baron y a vécu comme un ours dans sa tanière, et que la pauvre recluse doit s'y ennuyer à mourir.

— Peut-être! dit Céline, en pinçant ses lèvres minces; car, s'il faut en croire la chronique, un jeune et beau troubadour, dont on ne connaît ni le nom ni la demeure, a été surpris, plusieurs fois déjà, rôdant autour des murailles du parc, et il n'est guère probable que ce soit sans motif.

— Voilà une version et une supposition contre lesquelles je proteste de toutes mes forces, répliqua vivement le jeune homme.

— Si j'avais su que M. Gaston fût le chevalier déclaré de la beauté des Roches-Noires, je me serais tue sur cette aventure, répondit Céline avec un malin sourire.

— Et vous eussiez aussi bien fait, il me semble.

— Et, si je vous donne quelque jour la preuve de ce que j'avance?

— Dans ce cas je serai bien forcé de vous croire; en attendant j'ai bien l'honneur de vous saluer, Mademoiselle, et vous aussi, cousin.

— A bientôt, Gaston.

— Oui, à ce soir.

— Décidément, dit la vieille fille, M. de Boissac a la tête tournée par les beaux yeux de cette mystérieuse étrangère, qui m'a tout l'air d'une aventurière, et je parie que c'est pour la suivre qu'il nous quitte si brusquement.

Et comme Jenny, toute absorbée dans ses réflexions, ne répondait point à ces paroles :

« Du reste l'heure s'avance, ajouta mademoiselle Verdier, et je vais me retirer aussi.

— Déjà! dit Jenny, d'un air distrait et en l'accompagnant jusqu'à la porte de l'antichambre, mais sans faire effort pour la retenir. »

En rentrant au salon, la jeune fille, restée seule avec la vieille dame, vint s'asseoir auprès d'elle, et, d'une voix caressante :

« Eh bien, chère bonne-maman, dit-elle, votre journal est-il intéressant aujourd'hui? »

— En vérité je ne saurais te le dire, car je n'en ai presque rien lu encore.

— Ah! dit étourdiment Jenny, que faisiez-vous donc là pendant que nous causions?

— Je t'écoutais, ma fille, répondit gravement la vieille dame, et je t'avoue que je n'étais pas très-satisfaite de ta conversation.

— Et pourquoi cela, grand'mère? ai-je manqué à la politesse ou aux usages de la bonne compagnie?

— Tu as manqué à la charité, ce qui est bien plus grave, ma petite.

— J'ai beau faire mon examen de conscience, répliqua la jeune fille, en rougissant légèrement, je ne vois point en quoi j'ai mérité ce reproche. Est-ce à cause de mes plaisanteries sur madame de Chanterreau, de mes petites malices à l'égard de nos danseurs, ou encore de nos réflexions sur la personne que l'on a surnommée la recluse des Roches-Noires?

— C'est à cause de tout cela, mon enfant.

— Mais je vous assure, grand'mère, que je n'avais aucune mauvaise intention contre personne; je plaisantais, voilà tout.

— Sois persuadée, ma fille, que l'on peut faire beaucoup de mal sans mauvaise intention et par pure légèreté. Le désir de briller, de passer pour une personne spirituelle et amusante peut faire dire mille sottises, dont une seule suffit quelquefois pour tuer la réputation d'un homme ou d'une femme; d'une femme surtout! Quelle misérable preuve d'esprit cependant! Il n'est pas nécessaire d'en avoir beaucoup pour déchirer le prochain, et faire rire les gens médiocres, en divulguant les torts de celui-ci et les ridicules de celle-là? La plus ignoble comédie du plus humble village y réussit facilement, pour peu qu'elle soit méchante ou jalouse, car la moquerie, qui naît parfois d'une légèreté toujours coupable, prend le plus ordinairement sa source dans l'envie ou dans la malice, et l'on ne cherche bien souvent à mettre à jour les défauts des autres que pour mieux faire ressortir ses mérites propres; mais c'est un mauvais calcul en vérité : « Qui moquerie sème, moquerie recueille, » dit le proverbe, et c'est avec raison; un persiflage en attire un autre aussi sûrement que l'aimant attire le fer.

— Mais n'est-il donc jamais permis de rire et faut-il toujours s'exprimer avec la gravité d'un docteur en théologie?

— Ou d'une pauvre grand'mère affaiblie par l'âge et les infirmités, ajouta en souriant la vieille dame; ce n'est point là ce que j'ai voulu dire, ma chère petite; il est des plaisanteries fines et délicates, de petites attaques inoffensives, qui ne peuvent blesser personne et dont la gaieté innocente prête un charme infini aux conversations intimes; mais qu'il faut de bonté dans le cœur et de grâce dans l'esprit pour savoir plaisanter de la sorte! ne nous y risquons que rarement et lorsque nous sommes bien certains de ne faire de peine à personne; et, au lieu de nous appliquer à rechercher les vices et les ridicules de nos semblables,

études-nous plutôt à découvrir leurs bonnes qualités.

— Je reconnais que j'ai eu tort, répondit franchement mademoiselle de Boissac; j'ai été fort moqueuse aujourd'hui, et cela m'arrive souvent pour une raison ou pour une autre; mais n'est-ce pas un peu votre faute, grand-mère, ajouta-t-elle d'un ton câlin, en baissant la main de la vieille dame; si au lieu de passer deux longues années loin de votre pauvre petite Jenny, vous aviez consenti à demeurer auprès d'elle comme nous le désirions, à l'aider de vos conseils, de votre expérience, de vos bons exemples, elle se corrigerait de ses défauts et elle se trouverait bien heureuse de vous avoir pour guide.

— Aimable et chère fille! dit la vieille dame, émue de ces paroles et du ton affectueux dont elles étaient prononcées; il me semble voir ta mère telle quelle était à dix-sept ans; c'est la même voix caressante, le même regard vif et tendre, la même candeur, la même grâce charmante! Souvenir doux et triste à la fois, qui trompe ma douleur, tout en ranimant mes regrets! Je ne pourrai jamais t'exprimer, mon enfant, tout ce qu'il en coûte à ta grand-mère de vivre ainsi loin de toi, portrait vivant de ma Clotilde! mais mon pauvre fils infirme ne saurait se passer de mes soins, c'est à peine si j'ai pu m'en éloigner pour quelques jours, et encore, malgré toutes les précautions que j'ai prises avant de partir, ne suis-je pas entièrement tranquille sur son compte. Dieu le veut ainsi, je dois me soumettre à sa volonté sainte. Qu'il te bénisse, mon enfant, pour ta tendresse filiale et pour les jouissances que tu me donnes!

Et la vieille dame avait raison, car c'était une charmante créature que Jenny; rose et fraîche comme une matinée de printemps, ayant le visage plein, des yeux pétillants d'esprit, des lèvres vermeilles, un petit nez mutin, une taille bien prise, voilà pour le physique; au moral, un peu frivole, un peu railleuse, un peu capricieuse peut-être; mais gaie, aimable d'ordinaire et toujours disposée à avouer ses torts et à en faire amende honorable. Malheureusement, elle avait perdu sa mère à l'âge où ses leçons et ses exemples lui eussent été le plus utiles, et son père, qui l'aimait tendrement, mais que ses affaires éloignaient souvent de chez lui, avait jugé à propos de la placer dans un élégant pensionnat, où elle apprit un peu de beaucoup de choses, la danse, la musique, le dessin, la botanique, l'anglais, et surtout à se mettre avec goût et à babiller avec grâce; mais où l'on avait négligé de lui inculquer assez fortement les principes religieux qui sont la première base d'une éducation solide, bâtissant ainsi un édifice gracieux qui péchait par les fondements.

Rentrée à seize ans dans la maison paternelle, avec une réputation méritée d'esprit naturel, d'amabilité et de distinction, Jenny fit dès-lors, avec l'aide d'une demoiselle de compagnie, les honneurs du salon de son père, qui était riche et recevait

beaucoup; elle fut donc classée de suite au premier rang des jeunes filles du pays et appelée même la perle de Bellême, par un jeune poète indigène.

Cette supériorité de considération, cette espèce de royauté, dont elle avait joui de prime abord, lui semblait presque de droit divin; aussi n'était-ce point sans un dépit véritable qu'elle avait remarqué l'enthousiasme de son cousin Gaston pour la recluse des Roches-Noires, dont on parlait avec admiration dans la ville, quoiqu'elle s'y montrât alors pour la première fois; Jenny était donc disposée à défendre sa position par tous les moyens en son pouvoir, lorsque les sages avis de sa grand-mère lui furent donnés si à-propos.

Cependant la jeune fille, cause involontaire de ces jalousies féminines, ne tarda pas à s'apercevoir de la curiosité dont elle était l'objet et à s'en trouver mal à l'aise.

« Je me sens fatiguée, dit-elle à son compagnon, tout ce bruit me fait tourner la tête.

— Retournons alors au château, répondit le baron de Fournel, car je n'avais d'autre but en te conduisant ici que de te procurer une de ces petites distractions dont tu étais privée depuis si longtemps. »

Ils regagnèrent leur voiture, laissée à l'entrée du Champ-de-Mars; mais le cocher, qui se croyait libre pour une heure ou deux, en avait confié la garde à un garçon de sa connaissance et avait suivi à pied la grande rue conduisant à la place.

« Peste soit de l'animal! me voilà maintenant obligé de courir après ce drôle, et d'aller le chercher au cabaret Goubert, où il est attablé sans doute. Attends-moi là un instant, Valentine. »

La jeune fille s'assit sur un banc de pierre; et, à travers les jalousies des fenêtres du voisinage, les curieux, s'il s'en trouvait là en ce moment, purent contempler tout à leur aise celle que l'on appelait, à Bellême, la recluse des Roches-Noires.

C'était une grande fille, mince, frêle, élancée comme une de ces vierges d'Ossian, que le poète représente glissant sur les vapeurs brumeuses, emportées par le vent du soir vers les montagnes d'Ecosse. Ses longs cheveux, d'un blond doré, retombaient, en grosses boucles, sur son cou et sur ses épaules, ses beaux yeux avaient la couleur du ciel et son teint le doux éclat d'une rose de Bengale. Elle était simplement vêtue d'une robe de mousseline fond blanc, retenue autour de sa taille flexible par un large ruban bleu, et son chapeau de paille n'avait pas d'autre garniture qu'une guirlande de bluets.

Se voyant seule et éloignée enfin de cette foule indiscreète, elle venait de soulever son voile de tulle afin de respirer plus à l'aise la brise printanière et d'admirer le frais paysage que le soleil couchant semblait caresser de ses derniers rayons, lorsqu'un beau jeune homme, le visage à moitié couvert par son large chapeau de feutre, se dirigea vivement vers la recluse des Roches-Noires, qui

tressaillit à son aspect, et lui fit de sa main mignonne un petit geste expressif pour l'engager à rebrousser chemin; mais, soit qu'il n'eût pas compris le signe, ou qu'il n'en tint aucun compte, il s'approcha rapidement et d'une voix mal assurée :

« Valentine, j'ai à te parler, dit-il.

— Va-t-en, va-t-en, Bernard, lui répondit-elle fort troublée, mon oncle va revenir.

— Et comment veux-tu qu'il me reconnaisse, à présent que j'ai coupé ma barbe? dit-il en s'asseyant résolument auprès d'elle.

— Je t'ai bien reconnu, moi!

— Toi, c'est différent. Mais écoute-moi, ma chère, j'ai quelque chose d'important à t'apprendre.

— Parle alors, parle vite... Mais j'aperçois mon oncle, il n'est plus temps, mon pauvre ami.

— Et quand pourrais-je te voir? Je voudrais que ce fût bientôt.

— Ce soir, à sept heures précises.

— N'y manque pas au moins, il y va de ma vie, peut-être. »

Et il disparut en même temps.

La jeune fille se leva aussitôt et s'avança à la rencontre du baron, sans avoir pu remarquer que deux yeux perfides, braqués derrière la jalousie d'une fenêtre d'un rez-de-chaussée, étaient restés obstinément fixés sur elle; et que, peut-être même, la créature humaine à laquelle ils appartenaient, avait entendu quelques mots de sa conversation.

« Je t'ai fait attendre longtemps, dit le vieillard à la jeune fille, c'est la faute de ce coquin de Baptiste, que j'ai grondé d'importance; enveloppe-toi dans ton châle, car le vent s'élève et devient presque froid à cette heure. »

Bientôt, la calèche, entraînée par deux vigoureux chevaux, fut lancée comme un trait sur la route.

II

Le jour était déjà sur son déclin, lorsque les voyageurs aperçurent de loin le site sauvage et raviné, auquel d'énormes blocs de pierres noirâtres, couronnés de grands arbres d'un vert sombre, ont fait donner le nom des Roches-Noires. Près de ce lieu solitaire, dont le murmure d'un ruisseau, bondissant au fond d'une gorge profonde, trouble seul le silence solennel, s'élève le vieux château, construit avec ces mêmes pierres volcaniques, qui donnent au vaste édifice un aspect presque lugubre.

On y arrive par deux voies, l'une fermée par une forte grille et conduisant par la grande allée du parc, jusqu'au perron et à la porte principale; l'autre, venant aboutir à une tour antique, toute festonnée de lierre et broyée de lichens, à une cour carrée, où se trouvent les dépendances.

L'ensemble de l'édifice avec ses sculptures antiques, ses tourelles, ses clochetons, avait quelque chose de grandiose, mais ce château était en mauvais renom à plusieurs lieues à la ronde, depuis qu'en 1793, Birouchet, l'intendant du seigneur des Roches-Noires, avait dénoncé son maître au tribunal révolutionnaire, et conduit lui-même, comme le traître Judas, les hommes chargés de son arrestation. Le vieux gentilhomme, aidé de ses deux fils et d'un domestique fidèle, s'était défendu vaillamment pendant plus d'une heure; victimes et bourreaux avaient mêlé leur sang dans ce combat inégal, et l'on en voyait encore les traces sur les lambris de la grande salle.

Vaincus et garrottés comme des malfaiteurs, les quatre héros de cette triste histoire furent menés à Bellême, et quand la guillotine eût achevé cette œuvre, l'intendant acheta à la nation le domaine, objet de ses convoitises, pour la centième partie de sa valeur, et s'y installa avec sa femme et ses cinq enfants, tous florissant de santé, tous heureux et fiers de leur nouvelle fortune. Mais, comme si l'ange exterminateur, qui jadis frappa de mort les premiers-nés des Égyptiens, eût pris son vol vers cette demeure, il arriva que les trois fils moururent empoisonnés par des champignons, cueillis au pied des roches, juste à l'anniversaire du jour où le malheureux seigneur, criblé de blessures, avait péri sur l'échafaud; leur mère les suivit de près dans la tombe; restaient les deux jeunes filles, l'une âgée de vingt ans, l'autre de dix-huit; la première s'enfuit un beau matin avec un aventurier que son père n'avait pas voulu lui laisser épouser; l'autre se noya peu de temps après en se baignant dans la rivière. Le misérable Birouchet en devint fou de douleur, et, pendant vingt années encore que se prolongea son existence, il vécut seul, n'habitant que la maisonnette qu'il occupait jadis dans les dépendances du château, n'en laissant approcher personne, excepté la vieille femme qui lui apportait à manger, et poussant parfois des cris si horribles que tous ceux qui les entendaient en frémissaient d'épouvante.

Après sa mort, un de ses neveux hérita de tous ses biens et habita quelque temps les Roches-Noires avec sa famille; mais il disparut un jour, sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu.

Le spectre de Birouchet l'avait entraîné aux enfers, disaient les uns; le mauvais état de ses affaires l'avait décidé à s'enfuir aux États-Unis, assuraient les autres. Ce ne fut que longtemps après, que le cadavre de ce malheureux fut retrouvé dans les souterrains du château, où il était descendu sans en avertir personne; quelque accident ignoré l'avait empêché d'en sortir.

Ces catastrophes, et d'autres encore, avaient si fortement impressionné les gens du pays, que, les Roches-Noires ayant été mises en vente, quinze ans environ avant l'époque où commence cette histoire, il ne se présenta pas un seul acquéreur, quoique le propriétaire n'eût que des prétentions

très-moderées et qu'il les baissât encore tous les ans.

Le baron de Fournel était alors attaché à l'ambassade de Constantinople. Pendant un voyage qu'il fit en France, il alla voir un de ses parents, riche propriétaire d'Auvergne, et, dans une partie de chasse, organisée en son honneur, il poussa jusqu'aux Roches-Noires. La sombre légende lui en fut racontée et lui donna la fantaisie de visiter le château. Sa situation pittoresque, la modicité du prix et peut-être aussi un certain désir de braver les préjugés vulgaires, le décidèrent aussitôt à l'acheter, et le nouveau propriétaire partit quelques jours après, enchanté de son acquisition, mais ne prévoyant pas à quelle époque il lui serait possible d'en jouir.

Dix années s'écoulèrent en effet sans qu'on entendît parler du baron; son vieil oncle était mort depuis longtemps; lui-même avait quitté la carrière diplomatique dans des circonstances désagréables, et il habitait Paris; c'était tout ce qu'on savait de lui, car il n'avait jamais reparu aux Roches-Noires, se contentant d'en toucher les revenus par l'entremise d'un notaire, lorsque, par une belle matinée de printemps, une berline de voyage, exactement fermée, traversa Bellême et suivit la route vicinale qui conduit au château. Cette voiture mystérieuse, qui excita la curiosité des habitants de la petite ville et dont on parla au cercle de l'Union et à la soirée de monsieur le maire, renfermait M. de Fournel et une jeune personne fort belle, comme on le sut le lendemain. Quant au baron, qui parut à la ville, quelques jours après, c'est à peine si ceux mêmes qui avaient chassé avec lui quelques années auparavant purent le reconnaître, tant il était changé. Ce n'était plus le brillant cavalier à la chevelure noire, au teint fleuri, c'était un vieillard morose, dont la haute taille se courbait déjà, quoiqu'il eût à peine cinquante-cinq ans.

On s'attendait du moins à ce qu'il fit bientôt visite à ses anciennes connaissances, et à ce qu'il présentât dans le monde la jeune femme ou la jeune fille qu'il avait amenée avec lui; il n'en fut rien cependant. M. de Boissac, qui avait déjà pensé à inviter à dîner ses nouveaux voisins et à donner même une fête en leur honneur, en fut pour ses frais d'imagination. Il se figura pendant quelque temps que le baron voulait d'abord s'installer convenablement avant de voir du monde, car il avait fait venir de la ville des ouvriers de toute espèce pour restaurer les Roches-Noires, et des meubles magnifiques, afin de renouveler le mobilier; mais depuis près d'une année déjà toutes ces réparations étaient terminées et les habitants du château n'en étaient encore sortis que les dimanches pour entendre une messe matinale au village le plus voisin. Aussi, ce ne fut pas sans étonnement que, le jour

dont nous parlons, on les vit arriver à Bellême, et faire plusieurs tours à pied sur la promenade publique.

Pendant que cette excursion de quelques heures réveillait le souvenir de M. de Fournel et de sa jeune compagne dans l'esprit des habitants, et donnait lieu à de nouvelles conjectures sur leur compte, l'un et l'autre s'en retournaient en silence. Le baron lisait son journal, Valentine tout occupée de la rencontre qu'elle avait faite.

« Que lui est-il donc encore arrivé? se disait-elle. Mon Dieu! mon Dieu! venez à mon aide! n'aurai-je donc jamais l'esprit tranquille, et me faudra-t-il toujours trembler pour ceux que j'aime! »

Comme elle réfléchissait de la sorte, le galop d'un cheval retentit dans le lointain, et bientôt un cavalier devança la voiture.

Quoiqu'il eût passé comme une flèche, la jeune fille avait cru le reconnaître, et son cœur battit plus fort qu'à l'ordinaire; mais lorsqu'ils arrivèrent à la grille, et qu'elle vit le cavalier retourner sur ses pas pour venir à leur rencontre, elle ne put retenir un petit cri joyeux.

« Soyez le bienvenu, capitaine, dit le baron au nouvel arrivé. Voilà longtemps que je vous désire.

— Je suis débarqué d'Afrique il y a trois jours, j'ai été embrasser ma mère, et me voici, répondit l'officier en serrant la main que lui tendait M. de Fournel et en s'inclinant respectueusement devant la jeune fille. »

Et tous trois suivirent à pied l'avenue, Valentine les yeux baissés et le cœur ému, le vieillard interrogeant le jeune homme sur les circonstances de son voyage.

Ce nouveau personnage était un garçon de vingt-six à vingt-sept ans, d'une taille élevée, d'une figure agréable, surtout par l'expression d'intelligence et de loyauté qui animait sa physionomie.

« Y a-t-il longtemps que vous n'avez été à Paris? demanda-t-il à Valentine en la regardant avec admiration.

— Nous n'y sommes plus retournés depuis notre installation aux Roches-Noires, qui a eu lieu peu de temps après votre départ pour Alger.

— Et vous plaisez-vous dans ce nouveau séjour?

— Oui, dit-elle, j'aime ce site sauvage, ces blocs gigantesques, couverts de mousse verte, ou de sombres fucus, et ces buissons tordus et rabougris, au pied desquels s'épanouissent d'humbles fleurettes.

— Demain, dit le baron, nous pourrions visiter tout cela en détail, mon cher capitaine; maintenant offrez votre bras à Valentine, et allons nous mettre à table, puisque l'on sonne le dîner.

Comtesse DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

LA FONTAINE DE MARIE

Auprès de Nazareth, au bord de la piscine,
La Vierge vient laver les langes de Jésus ;
Or, une pauvre femme était là, sa voisine,
Qui lui dit, reprenant ses travaux suspendus :

« De ce ruisseau, ma sœur, connaissez-vous l'histoire ?
Ce n'était qu'un ravin au temps de la moisson ;
Les plus petits oiseaux n'y trouvaient pas à boire ;
Les troupeaux maintenant y plongent leur toison.

Ses flots semblent créer des Édens dans leur course,
Et sous les feux du jour, redoubler de fraîcheur ;
On dirait que quelque ange a remué leur source. »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur ! »

Sa vertu bienfaisante en tout se manifeste :
Les arbres qu'il arrose en ont plus de vigueur,
Leurs fruits semblent mûrir dans le jardin céleste. »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur ! »

« Et pour mettre le comble à ces choses étranges,
Mon enfant pâlisait, il reprend sa couleur ;
Ce ruisseau serait-il visité par les anges ?... »
La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur ! »

Elle aurait pu tout dire à la pieuse femme,
Marie à ce prodige avait longtemps rêvé ;
Mais le bruit du dehors n'allait pas à son âme,
Et le temps de son Fils n'était pas arrivé.

REBOUL (de Nîmes).

Économie Domestique.

BOUILLON PECTORAL CONTRE LA TOUX

ET LES RHUMES CHRONIQUES.

Prenez un poulet maigre, faites-le vider, et faites mettre dans son intérieur quatre navets coupés en morceaux, une cuillerée à bouche de riz cru, une cuillerée à café de fécule de saïep, une pincée sel, vingt-quatre amandes douces écrasées, mettez cuire au bain-marie pendant sept heures. Passez le bouillon et prenez-en une tasse matin et soir. Ce bouillon doit être pris chaud.

RECETTE POUR NETTOYER LES ENCADREMENTS

DORÉS

Batte ensemble 15 grammes d'eau de javelle & 45 grammes de blancs d'œufs; tremper, dans la liqueur qui en résulte, une brosse douce & frotter le cadre; redonner, après l'opération, une couche de vernis qu'emploient les doreurs sur bois & que l'on trouve chez les peintres en bâtiments. Si le cadre se salit de nouveau par la suite, on peut user une seconde fois de cette recette.

REVUE MUSICALE

LES MUSICIENS AMBULANTS

Les mœurs et le caractère des musiciens ambulants sont très-intéressants à observer. Nous ne parlerons pas aujourd'hui de ceux d'entre eux qui, d'étapes en étapes douloureuses, ont fini par acquérir une réputation d'artistes.

Ces sujets, très-rarement d'ailleurs, trouveront place dans nos biographies; mais nous raconterons à nos lectrices la singularité de ces existences nomades qui peuplent les grandes villes.

Il se trouve à Paris, dans les quartiers les moins bien habités, et particulièrement dans les rues comprises entre la Seine et le faubourg Saint-Antoine, des écoles d'enseignement musical où sont accueillis de petits malheureux arrivant de l'Italie, de la Savoie et surtout du Piémont. L'Allemagne envoie un assez grand nombre, l'Espagne quelques-uns, l'Angleterre point. Des hommes qui ont appris, on ne sait où ni comment, quelques principes de musique, accueillent ces enfants, les nourrissent et les habillent un ou deux mois, sans rétribution. Pendant ce temps, il faut qu'ils apprennent à faire grincer les cordes d'un violon ou à jouer des airs de pont-neuf, sur un flageolet criard. A partir de ce moment, ils se joignent à d'autres enfants qui en savent un peu plus qu'eux, et dirigés par un homme attaché à l'établissement, ou par quelque virago, haute en couleurs, qui chante en s'accompagnant de la harpe, ils prennent possession des cafés, des cours et des promenades publiques, où des aumônes, facilement obtenues, forment un pécule que, chaque soir, on apporte au patron. Il faut ajouter qu'avant de rentrer au bercail, on fait une station dans le cabaret du coin, les dilettanti de carrefours devant être initiés, de bonne heure, au charme enivrant du vin bleu. On a dit et souvent répété que ces pauvres petits étaient cruellement battus, quand les recettes n'avaient pas été bonnes. Nous

croyons que ceci n'est pas exact. Ces enfants puisent dans le milieu où ils vivent l'amour d'une indépendance absolue. Ils n'ont pas, près d'eux, de parents pour les surveiller; ils n'ont pas l'âge de signer des contrats qui les engagent. S'ils sont passablement traités par leur professeur, ils restent avec lui; s'ils se trouvent malheureux, ils vont chez un autre ou abandonnent le métier. Beaucoup d'entre eux sont entraînés au vol, et la plupart dans tous les vices. Quelques-uns qui, instinctivement, aiment la musique et sont doués pour la comprendre, deviennent parfois d'assez bons instrumentistes. Ceux-là, plus studieux que les autres, ont bien vite dépassé le savoir du maître; alors ils s'en séparent, achètent sur les ponts ou ailleurs quelques lambeaux de partition, louent un violon au mois et font le métier pour leur compte. On ne saurait croire combien de propositions avantageuses sont faites à ces enfants, soit par des artistes qui apprécient leur science en herbe, soit par de bonnes âmes qui en ont pitié. D'ordinaire ils n'en acceptent aucune, préférant l'indépendance de leur position, la satisfaction de leurs goûts, et la société des cabarets à l'espoir d'obtenir dans l'avenir un nom d'artiste honorable et honoré.

Il ne faut pas confondre l'école des petits musiciens avec celle des joueurs d'orgue. Cette dernière forme un clan à part qui n'a aucun rapport avec l'autre. Elle n'oblige à aucune étude préparatoire; c'est tout simplement une maison où l'on mange, où l'on couche moyennant une rétribution quotidienne. Jusqu'à l'âge où les enfants peuvent porter un orgue, on leur fournit ce qu'on appelle, dans ces bouges, un instrument de travail, à savoir : une marmotte, des souris blanches, un singe, du papier à lettres ou des allumettes chimiques. Incessamment battus, ils se sauvent, se cherchent, se réunissent et forment des bandes

Fescrocs dont le chef a souvent moins de douze ans. La police en fait de continuelles razzias.

Mais revenons aux petits musiciens. Nous avons dit que ceux qui se distinguaient de leurs camarades par un instinct musical bien prononcé, se rendaient libres de bonne heure. Ils choisissent alors, parmi leurs confrères, ceux qui leur plaisent le plus ou qu'ils jugent le plus capables de seconder leurs vues, louent une chambre et des instruments et exécutent, dans les endroits publics, des airs d'opérettes en vogue, des polkas, des contredanses et même des morceaux d'opéras. Presque toujours, ceux-là font de bonnes recettes et vivent joyeusement, comme les oiseaux de l'air. Aventuriers par nature et par état, ils aiment les voyages et vont de ville en ville pendant la belle saison, puis ils rentrent à Paris, l'hiver. Il ne faut pas chercher la moindre nuance de sens moral dans ces modernes troubadours.

Nous déjeunions, il y a deux ans, dans une honorable maison du faubourg Saint-Germain, quand les premiers accords d'un concert en plein vent arrivèrent à nos oreilles. C'était le moment du dessert. « Permettez-moi, dit la maîtresse de la maison, de faire monter ici mes musiciens ambulants. Ils viennent dans notre cour deux ou trois fois par semaine. Le concierge voulait les chasser; mais j'ai demandé grâce au gardien rébarbatif, et depuis ce moment il les supporte. Quelques minutes après, la petite troupe était devant nous. Elle se composait d'une femme de trente ans environ, d'origine espagnole, grande, brune et maigre; de deux bambins, l'un de douze ans, l'autre de quatorze, et d'un assez beau gaillard d'une vingtaine d'années, natif de Turin et chef de la bande. La femme jouait du violoncelle, l'un des enfants de la flûte, et l'autre de l'alto; le jeune homme tenait un violon. Tous quatre se mirent d'accord et commencèrent par la *valse de l'Ombre*, exécutée avec une verve et une pureté remarquables. Pas une mesure incertaine, pas une note à côté de la question. Puis vinrent la *marche de la Muette*, le *quatuor de Rigoletto*, et enfin le *Miserere* du *Trovatore*; le tout, ponctué, entre chaque morceau, de nos félicitations chaleureuses et de verres d'excellent bordeaux qui stimulaient l'ardeur des exécutants.

Nous étions véritablement émerveillés de trouver, dans ces musiciens des rues, le talent qu'on n'obtient pas toujours chez les artistes de concerts. Comment ces malheureux avaient-ils pu acquérir une assez grande connaissance de l'art musical, pour jouer avec ce goût et cette méthode? et pourquoi les trouvons-nous quêteant des

sous dans la rue, lorsqu'ils eussent pu se faire applaudir d'un auditoire d'amateurs? Nous en exprimâmes notre étonnement au chef, en lui demandant son nom. Il tira de sa poche un portefeuille fort propre, y prit une carte de visite et nous la présenta; cette carte portait: « Luigi Merino, professeur de musique », et n'indiquait aucune adresse. « Mais comment pourrait-on vous appeler, pour donner des leçons, lui dit un des convives, puisqu'on ne saurait où vous prendre? — Je viens moi-même l'apprendre aux personnes qui veulent bien m'apprécier, répondit-il. Je fais de la musique deux ou trois fois par semaine, dans les mêmes maisons. De cette façon, la correspondance est inutile. — Mais pourquoi vous condamner aux incertitudes d'une vie semblable, lorsque, avec votre talent, vous pourriez en avoir une plus honorable et meilleure? — Monsieur, répondit l'artiste en plein vent, c'est la vraie vie, la vie indépendante, la vie sans ambition, sans jalousie, sans inquiétude, sans la moindre obligation envers personne. Nous gagnons notre pain plus facilement que les ouvriers les plus adroits, plus fructueusement que les artistes au cachet. Je fais ce que je veux de mes heures; nul n'a de compte à m'en demander. Notre travail nous plaît, nous le faisons en riant, en buvant, en voyageant, en mangeant bonne cuisine chez les meilleurs marchands de vins. » Ce garçon avait un langage moitié italien, moitié français qui prêtait à ses paroles un certain cachet d'originalité. Ses mouvements secs et rapides rappelaient ceux du singe. Les traits de sa figure étaient réguliers mais rougis, très-probablement par l'habitude des boissons alcooliques. Il nous raconta que son père et sa mère étaient domestiques à Florence, quand il les avait quittés, que leur état d'esclavage lui avait toujours fait honte, et qu'un beau jour il était arrivé en France avec dix francs dans sa poche. A Grenoble, il avait rencontré une troupe de saltimbanques dans laquelle il s'était engagé comme cymbalier. Là, il empruntait à un de ses camarades un mauvais violon et essayait de jouer quelques airs. Aidé par son goût pour la musique et par sa volonté de la savoir un jour, il avait travaillé avec beaucoup d'ardeur, puis était arrivé à Paris, dans une des écoles dont nous avons parlé, où se trouvait alors un assez habile professeur. Sa propre intelligence avait fait le reste.

Nous n'avions plus rien à apprendre de notre musicien ambulant. Il reçut de chacun de nous une large rétribution, salua très-poliment et s'en alla, suivi de ses trois satellites.

MARIE LASSAYEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

DERNIÈREMENT, madame R... me demandait comment il se faisait qu'allant beaucoup dans le monde à cause de la position officielle de mon mari et de nos nombreuses relations de famille en ce pays, je ne dépensais pas plus d'argent pour ma toilette, tout en étant toujours mise à la dernière mode.

« Mon Dieu, ma chère amie, c'est bien simple, lui répondis-je. Je ne m'habille amais qu'en blanc, en noir ou en gris; c'est moins compliqué et beaucoup plus économique: en blanc — tulle, mousseline, ou tarlatane, pour les grandes réunions d'hiver et les petites sauteries d'été; en gris ou en noir, — cachemire, étoffes de fantaisie, soie, grenadine ou velours, pour les réunions moindres, la ville, les voyages, visites, etc.

— Mais je vous ai déjà vu des toilettes de couleur cependant?

— Des accessoires peut-être; vous remarquez bien, chère madame R..., que jamais le fond du costume ne change. Du reste, mes trois nuances de prédilection s'accommodant avec tout, je puis, quand même, varier ma mise à l'infini. Est-il rien, je vous le demande, de plus joli que le noir et le cerise, le gris et le rose, le blanc et le bleu ciel? Je transforme tellement mes parures avec quelques rubans, quelques fleurs, quelques mètres de tarlatane, que, vous le voyez, vous-même y êtes prise et ne vous apercevez point que ce sont toujours les mêmes toilettes qui me resservent. Tenez, j'ai une robe de mousseline blanche que j'ai brodée il y a bien quinze ans, à ma sortie de pension, et qui fait encore le fond d'une de mes toilettes les plus remarquées; puis, une robe de soie grise unie, — ma première robe de soie! — métamorphosée à tant de reprises, la pauvre robe, qu'il ne m'en reste plus aujourd'hui qu'une tunique, mais une tunique des plus convenables, je vous prie de le croire, et qui semble même toute neuve.

Mon secret pour prolonger aussi longtemps les choses, c'est que je n'achète jamais que de l'un et du très bon. Quand on conserve bien ses vêtements, mieux vaut payer un peu plus cher et avoir tout à fait bien ce que l'on veut, que d'é-

conomiser quelques francs sur une étoffe qui, dans ce cas, fait moitié moins de profit: on y gagne encore très-certainement.

Et puis, je prends toujours un peu plus d'étoffe qu'il ne m'en faut; de cette façon, je puis transformer ma toilette selon les changements exigés par la mode, et prolonger de beaucoup la durée des objets.

— Oui, les Parisiennes font ainsi, et c'est, selon moi, une excellente habitude. Mais, dans une petite ville où l'on se connaît, où l'on se retrouve tous les jours, c'est plus difficile, et l'on est obligé de varier davantage.

— Je pensais autrefois comme vous, lorsque le hasard fit tomber sous ma main un livre de je ne sais plus qui..., où je lus, justement sur ce chapitre, une charmante lettre, qui me convertit tout à fait aux idées que je vous communiquais tout à l'heure. J'ai même écrit cette lettre de mémoire et tout entière, dans l'espoir qu'elle pourrait être aussi utile à d'autres qu'à moi. — C'est une jeune femme qui l'adresse, soi-disant, à l'auteur. Voulez-vous que je vous la montre?...

— Je ne demande pas mieux, chère Florence. »

J'ouvris alors un tiroir de mon petit bureau, et en tirai un papier un peu jauni où je lus :

« J'habitais, il y a quelque six ans, une petite ville où les femmes n'avaient d'occasion de montrer leurs toilettes qu'aux soirées du préfet, du général et du receveur. Pas une n'y manquait, et moi pas plus que les autres. Je jetai tout d'abord un regard sur la situation, comme un général avant de livrer bataille. Il n'y avait que deux partis à prendre : ou montrer une robe nouvelle à chaque soirée, ou mettre la même robe à toutes les soirées.

« Personne ne prit franchement un des deux partis. Celle-ci exhiba quatre robes neuves, celle-là six, une autre neuf, etc. Mais il y avait trois soirées par semaine, et cela toute l'année. — Aucune de ces dames ne pouvait arborer cent cinquante-six belles robes neuves : — il fallut recommencer le cercle, et le recommencer dix fois. — C'était une impuissance, pour quelques-unes, presque une humiliation.

« Pour moi, je ne mis invariablement qu'une robe de mousseline blanche, et du mois de mai au mois d'octobre, je descendis au jardin cueillir ma coiffure. C'était-là la grande affaire : — « Mettrais-je de petites touffes de muguet ou des grappes de groseillier à fleurs roses ? » Et plus tard : — « Mettrais-je des œillets, ou des roses, ou des jasmains ? »

« Comme, à la rigueur, sans que je sois bien riche, on savait que j'aurais pu avoir plusieurs robes, je triomphais quand même : je *voulais* n'avoir qu'une robe.

« A la seconde soirée, les femmes me regardèrent avec un peu de dédain ; mais quand ces belles dames eurent épuisé toutes leurs toilettes et durent remonter les premières, je fus plus que jamais victorieuse.

« Puis, quand la bise fut venue, je rassemblai toutes les économies que j'avais faites sur mes toilettes pendant l'été, et j'eus une belle robe de velours noir, sans aucune garniture... Il y avait bien au jardin encore quelques roses remontantes, quelques roses du roi, quelques chromatelles. Je n'en mis qu'une dans mes cheveux, parce que je pensai qu'il faudrait bientôt les remplacer par des camélias artificiels, et que je ne voulais pas porter moins ce qui s'achète que ce que donne le bon Dieu... Et, avec cette simple parure, bien des fois je fus encore la plus belle... Ma robe de velours, que je mis, à son tour, du mois d'octobre au mois de mai, me rendit d'autant plus fière et heureuse que, pour l'acheter, je n'avais retranché ni un plat de la table de mon mari, ni un jouet à mes chers enfants, ni un bout de chandelle à mes domestiques.

« Si vous saviez quelle lésinerie, quelle avarice, quelle misère préside à la vie intérieure de beaucoup de ces belles dames si élégantes ! Que de lamentations sur les dépenses qu'entraîne l'éducation des enfants, sur la cherté des vivres ! Comme

les pauvres maris ont du mauvais café ! Comme on fait acheter de la viande de deuxième qualité ! Comme on traite le nécessaire de superflu, pour pouvoir traiter le superflu de nécessaire !... Payer une robe quatre cents francs, c'est tout naturel ! Si le mari dit un mot, on lui prouve que c'est pour rien, que madame *est* en a une de six cents ; qu'il faut bien *être comme tout le monde*, qu'il faut bien *être propre*...

« Si cependant il trouve mauvais qu'on paye une robe quatre cents francs, eh bien ! on n'ira plus dans le monde, on fermera sa porte, on vivra dans la retraite.

« Et les larmes s'échappent, et les sanglots font explosion.

« Une robe de quatre cents francs ! on n'en peut avoir à moins. — Mais ce qui est vraiment horrible, c'est le prix du beurre ! et des légumes !... Marguerite n'a-t-elle pas payé, hier, une botte de carottes, six sous ! Je crois, par exemple, qu'elle faisait un peu danser l'anse du panier... »

Je m'arrêtai. Madame R... riait de bon cœur.

« Eh bien, avais-je raison ? lui demandai-je.

— Entièrement, répliqua-t-elle, et si j'allais dans le monde, moi aussi je n'aurais que deux robes !

— Deux, ce serait peut-être un peu juste par le temps qui court, répliquai-je en souriant ; mais ce qu'on peut toujours se permettre, c'est de ne jamais se laisser tenter par ces fantaisies coûteuses, robes ou autres, que l'on ne paye — quand on n'est pas riche, — qu'en imposant une foule de privations aux siens et qui, bien souvent, ne procurent à celles qui les portent, qu'un brevet de sottise vanité et d'égoïsme, le pire de tous les défauts chez une femme.

Mais tu ne les connais point, toi, ces défauts-là, ma chère Jeannette !

Au revoir donc et toute à toi,

FLORENCE.

MODES

Les costumes d'automne commencent à se montrer aux étalages des magasins de nouveautés. J'ai vu du cachemire double de nuances charmantes ; le classique mérinos, le mérinos renforcé, de la popeline, de l'épinglé, du reps, de la tartanelle ; puis du petit drap mélangé beige naturel, tout laine, du drap armuré, du drap fougère, drap Montpensier, drap chiné et jaspé ; du velours de Nice, Webreteen, velours épinglé, velours Russe pure laine, velours de coton et velours Anglais. Dans les étoffes de deuil : Orléans,

alpaga anglais, mohair pur, bombazine, pacha gros grain, armure et ténitienne pure laine, barpoor laine et soie, etc., etc.

En tissus légers non transparents, le chaly, la foulardine unie soie et laine, la turquoise, le crépon de l'Inde et le crêpe anglais ; et en étoffes claires, le barége, la grenadine et la gaze de Chambéry.

Comme costume de deuil succédant à la laine unie et au grand châle de cachemire, j'indiquerai le suivant :



Des Dames

S. Rue du Bassin

Paris et Rouen



Paris. — Typ. MOUSNIER ET FILS, rue Amiot, 61.

Paris.

Journal des Demoiselles et Petit Courrier des Dames réunis.

1, 3^e des Italiens

Rue de l'Université, 25. CONFECTIONS DES MAGASINS DU PETIT S^T THOMAS. Rue du Bac, 27, 29, 31, 33 et 35.

Maison, Lacroix. Spécialité pour costumes. D^{ns} Garçons. Poterie Colbert. Lingerie des Elegants 3, 13^e des Italiens. Rubans et Passementeries de la M^{me} Ch. Chautier et Montmartre 131

re
n
ce
je
g
«
n

r
r
n

d
b
d
j

t
v
l
c
j



Jupon de cachemire noir garni de trois volants de crêpe anglais, froncés et surmontés chacun d'un bouillonné à tête, en pareil. Seconde jupe tablier en cachemire, ornée d'un volant semblable. Elle est assez longue devant, relevée de chaque côté par trois gros plis, et ne se rejoint pas tout à fait derrière; elle est retenue par trois gros nœuds de crêpe anglais, taillés en biais et ourlés. — Le corsage, à basques avec ceinture par dessus, est garni de plusieurs petits biais de crêpe, ainsi qu'un très-grand col carré. Les manches sont étroites et toutes bouillonnées, en long, de crêpe anglais.

On m'a montré, comme complément de cette toilette, un mantelet écharpe de cachemire, orné de volants en crêpe anglais avec le même bouillonné. Il est attaché sur le devant par des nœuds de crêpe ourlés. — Chapeau de paille noire avec torsade et nœuds de crêpe anglais, petite aile noire de côté. Pas de bijoux.

Pour un deuil beaucoup plus avancé, et pouvant se mettre en soirée, voici un autre modèle.

Le jupon de dessous est en soie noire. On peut pour cet usage se servir d'une robe défraîchie.

La robe est en gaze de Chambéry noire; le devant composé de cinq bouillonnés en long, allant en s'élargissant vers le bas. Ces bouillons sont séparés par des entre-deux de guipure noire jayés.

Les lés de derrière sont unis et forment un énorme pli triple à la taille. Une large écharpe de faille noire traverse la jupe en formant un pouff. Elle se noue de côté avec une grosse boucle de jais traversant les coques du nœud; les bouts de l'écharpe sont effrangés. Le corsage en gaze unie, est ouvert en carré et garni tout autour d'un entre-deux jayé. Il a des basques sur lesquelles sont posés de petits nœuds de faille noire, traversés de boucles de jais. Les manches sont bouillonnées en long de gaze unie, coupée par des entre-deux. Boucles d'oreilles, croix et collier en jais.

Pour sortir, petite cuirasse sans manches en faille noire, toute brodée et soutachée avec mélange de perles de jais. Bord de plumes frisées tout autour.

Le troisième modèle que je vais décrire convient à une jeune femme en demi-deuil ou non, parce qu'elle pourra, au besoin, lui adjoindre des rubans ou des fleurs de couleur.

Il est en foulard de l'Inde broché blanc sur blanc. Le jupon en velours noir, ou en soie gris perle. La seconde jupe est ornée d'un bord de velours noir, et d'une dentelle espagnole noire. Sur le corsage ouvert et bordé de velours, un petit fichu de dentelle espagnole croisé; les longs pans retombent par derrière sur la jupe. Les manches sont ornées d'un volant de dentelle, retenu par un velours et un nœud à bouts.

On voit quelques costumes organisés avec des écharpes de l'Inde et de la Chine plus ou moins ouvragées et brodées. Les plus légères sont réservées pour les toilettes du soir. L'élégance et le bon

goût résident dans la façon dont elles sont disposées et drapées. J'en ai vu de fort belles en cachemire fond bleu, destinées à être portées sur un jupon de velours noir. Une petite veste de même genre, ouverte et sans manches, se place sur un gilet à manches, en velours noir. Cette toilette ne peut se mettre à pied, et le chapeau qui l'accompagne doit être noir et très sobre d'ornements.

La forme la plus particulièrement adoptée pour les costumes de jeunes filles est la blouse sans beaucoup d'ampleur au corsage. Elle se boutonne par devant, avec une ou deux rangées de gros boutons. On en fait : en cachemire, mérinos, petit drap, etc. Les jupons sont en étoffe semblable, ou en velours ou en soie.

La blouse que je vais décrire est en cachemire. Le jupon en cachemire *gros bleu*, a un grand volant à larges plis plats. La polonaise blouse est en cachemire d'un bleu plus clair. Elle est garnie tout autour d'un effilé de laine bleue, à tête à jours. Le devant se boutonne avec des brandebourgs et des olives de laine. Petites poches de côté. — Ceinture ronde en gros grain du bleu du jupon, ainsi que la cravate. — Petite veste cuirasse sans manches; en cachemire *gros bleu*; elle est cintrée par derrière, mais non collante. Les devants, sans pinces, sont attachés par de longs rubans. Cette veste a un col rabattu, ouvert presque jusqu'à la taille, en cachemire bleu clair; petites poches sur les côtés. — Chapeau de feutre *gros bleu* avec ornements bleu clair.

Le beige et le marron sont toujours des nuances adoptées pour les costumes de transition. Les jupons de tartan écossais rendent aussi de grands services pendant les jours sombres et pluvieux, de même que les étoffes imperméables qui s'emploient aussi beaucoup pour costumes de voyage et de fatigue.

Dans une maison spéciale, on m'en a montré quelques-uns simples et comme il faut. Le premier est en tissu imperméable, chiné, noir et *gros bleu*. Au bas du jupon, un haut volant plissé; un pli d'étoffe chinée, et un pli de flanelle également imperméable et *gros bleu*, alternés. La jupe est bordée d'un biais en pareil, liséré en haut et en bas de flanelle *gros-bleu*. — Paletot sac d'étoffe chinée, bordé de biais lisérés. Il est doublé de flanelle *gros-bleu*, — grand col, revers et parements des manches en flanelle bleue; gros boutons d'acier bleuté. En dessous du paletot, large ceinture de flanelle *gros bleu*. Voile de gaze bleue. Col et manchettes de percale rayée bleu et blanc. — Cravate de foulard bleu. Bottines de chevreau.

Le second costume de voyage est en tartan à carreaux *vert et bleu*. Le jupon est en biais, tout plissé à gros plis repassés. — Blouse simplement ourlée, revers au corsage et aux manches, boutons dorés. — Ceinture de cuir avec agréments et boucle dorés. — Petit Mac-Farlane à pèlerine. Le

sout avec ourlet piqué. — Col de toile montant. — Cravate cerise. — Chapeau de feutre noir ; aile de cou de paon.

Je termine par la description d'un troisième costume un peu plus élégant.

Le jupon est en velours noir uni. — Par dessus, blouse forme capote de soldat, en drap lisse et léger *gris bleu*, non ajustée devant ; elle est retenue derrière, plus bas que la taille, par une patte

attachée avec deux boutons de velours noir. Deux rangées de boutons de velours sur le devant. — Grandes poches garnies de velours, ainsi que les manches. — Dolman en drap semblable doublé de soie. — Ornaments de velours noir. — Chapeau de feutre gris, bordé de velours noir. Plume d'autruche grise retombant en arrière. — Gants de Saxe.

VISITES DANS LES MAGASINS

Le nouveau corset que la Maison des Élégants, 5, boulevard des Italiens, vient de créer, me paraissant une invention heureuse et hygiénique, je ne crains pas de la signaler à l'attention de nos lectrices.

Ce corset est fait d'un tissu de crin léger quoique résistant, bien préférable au coutil, en ce qu'il ne concentre pas la chaleur à la taille. La disposition des goussets et la flexibilité des baleines, donnent à la taille une souplesse et une grâce qui ne peuvent exister qu'à la condition de n'être pas gênée par des ressorts trop forts, des baleines trop répétées ou une coupe trop raide.

Un avantage bien appréciable de ce corset, c'est qu'il ne se déforme pas ; après avoir été porté cinq ou six fois, il a pris ou, pour mieux dire, moulé la taille de telle sorte, qu'il serait facile à une couturière de faire une robe sans mesure, sur l'envoi du corset.

Le prix en est à la portée de toutes les bourses : 20 fr., simple de garniture, et 30 fr. garni de peluche dans le bas, d'une belle broderie autour de la poitrine, un nœud de satin, piqûres en soie ; de plus, il est garanti quatre ans ; c'est-à-dire que s'il venait à manquer par les baleines, on aurait droit aux réparations sans aucuns frais, et même à un corset neuf. Les mesures à envoyer sont : le tour de la poitrine y compris le dos ; le tour de taille et le tour des hanches. Indiquer si la poitrine est développée.

Maintenant, mesdemoiselles, voulez-vous m'accompagner dans la visite que je vais faire au magasin du Petit-Saint-Thomas, 27 à 35, rue du Bac ?

Traversons, sans nous arrêter, les belles galeries si remplies de charmants objets de fantaisie, articles de Paris, etc., et arrivons au rayon des étoffes de laine qui, cette année, sont charmantes et de prix raisonnables.

Voici d'abord l'*Emilia*, un épingle laine pour costume journalier. Dans les teintes ; feuille morte, scabieuse, thé, bronze, bronze de chine, caoutchouc, — qui répond au gris-forcé, — ardoise, fumée de Londres, la série de couleurs est complète, et, pour les garnitures ; se trouvent des tons franchants ou camaïeu. La largeur est de cinquante-cinq centimètres, et le prix est de 1 fr. 05 c.

Le bazin de laine, petites rayures, ton sur ton, pour même genre de costume, a la même largeur et coûte 1 fr. 25 c.

L'armure-chevron est un tissu mélangé dans les teintes : gris cendré, myrte, gros bleu, pruneau, chamais, tuile, qui sera charmant pour costume demi-simple ; la largeur est de soixante centimètres et le prix de 1 fr. 75 c. Également du même prix et de la même largeur, mais de tissu différent, est la double diagonale, aux nuances naturelles. Les femmes qui préfèrent le genre mélangé, choisiront le Touriste, tissu mêlé noir et blanc, gris et noir, marron et blanc. Le prix est de 1 fr. 95 c., sur un mètre dix centimètres de largeur ; puis la Limousine, une nouveauté anglaise, qui plaît beaucoup, prix : 2 fr. 45 c., ainsi qu'une armure-drap de couleurs foncées, gros bleu, améthiste ; appelées : nuances de drap.

En suivant la progression des prix, je vous signalerai : la vigogne cachemire formant jaspé, à 3 fr. 90 c., en un mètre vingt-cinq centimètres de largeur ; une armure beige aux nuances naturelles indécolorables, en un mètre vingt-cinq centimètres de largeur ; une première série à 4 fr. 75 c., une seconde à 5 fr. 50 c. Une belle vigogne cachemire aux teintes nouvelles s'harmonisant avec les velours anglais, pour costume, au prix de 5 fr. 50 c. ; et, enfin des serges anglaises nattées, pure laine, à 6 fr. 75 c, le mètre, en un mètre vingt centimètres de largeur.

Quittons les lainages et rendons-nous au comptoir des soieries, où de nombreuses surprises nous sont ménagées.

D'abord, à vous, mesdemoiselles, pour les soirées d'hiver, petites réunions intimes, je recommande un taffetas fond blanc mille raies de couleur ou camaïeu, à 4 fr. 25 c. le mètre, en cinquante centimètres de largeur. Correspondant aux nuances des raies, et pour ensemble de costume, se trouve le taffetas uni à 5 fr. 75 c. le mètre. D'un prix moindre sont les jolies fantaisies à rayures Oxford, rappelant les tissus de coton si fort à la mode cet été : 3 fr. 75 c. le mètre.

Le poulx de soie de couleurs foncées pour la ville, et de nuances claires pour le soir, commence au prix de 4 fr. 75 c. en cinquante centimètres de largeur ; 5 fr. 40 c. en cinquante-six

centimètres de largeur. Le prix s'élève graduellement à mesure que l'étoffe augmente de largeur. On trouve les nuances : prune, améthiste, bronze, myrte très-foncé, les grenat qui seront fort à la mode, en un mot toutes les teintes nouvelles, ne se tachant pas à l'eau.

En fait de belle soierie, le *faubourg Saint-Germain* mérite surtout une attention particulière, pour la belle qualité de la soie et sa fabrication, ainsi que pour le noir bleu, teinture spéciale appelée noir renaissance. Les effets que produit ce noir sont veloutés et n'ont aucun rapport avec ceux des noirs ordinaires; cette magnifique faille, la propriété exclusive du Petit-Saint-Thomas, sort des manufactures de MM. Tapissier fils et Debry. Les prix vont de 6 fr. 25 c. à 13 fr. 50 c., 15 fr. Les couleurs foncées et claires, nuances à la mode, sont fort belles à 8 fr. 40 c. le mètre, en soixante centimètres de largeur.

Les velours anglais appellent aussi notre attention, car cet hiver ils auront au moins autant de vogue, si ce n'est plus, quel'hiver dernier.

Voici d'abord les velours unis et les côtelés noirs encinquante-six centimètres de largeur, aux prix de 4 fr. 75 c.; 5 fr. 75 c. et plus le mètre. Je recommande ce velours pour costume de petite fille, il est bien couvert et sera très-solide.

Pour costume de jeune fille et de jeune femme, le *Twill Black Velveteen*, velours anglais croisé, fort et léger tout à la fois; la largeur est de soixante-dix centimètres, et le prix : 6 fr. 90 c. en noir, et 7 fr. 50 c. en couleur. On trouve les failles assorties, soit que l'on fasse le jupon et la cuirasse en velours, avec tunique et manches en faille, soit que l'on préfère une polonaise en faille avec manches en velours.

La fabrication du velours soie tramé coton est devenue si belle, que les femmes élégantes ne craignent pas de le porter pour toilette habillée, dîner ou réception; les velours de couleur sont de nuances fines; la nuance *Cornélie*, difficile à définir, est certes l'une des plus jolies : le prix est de 11 fr. 50 c. En velours de fantaisie, citons les pékins à rayures en faille. Le noir coûte 12 fr. 50 c.; en couleur, 13 fr. 50 c. le mètre; il s'emploie en tunique, ainsi qu'en polonaise-tunique pour toilette de visites. Les teintes unies se trouvent assorties aux rayures.

Avant de quitter toutes ces séductions, il faut encore que je signale, tant pour la ville que pour le soir, une véritable occasion de velours épinglé soie tramé coton, au prix de 2 fr. 40 c. le mètre; en quarante centimètres de largeur. Les nuances

tendres telles que : rose, deux tons, bleu, gris la pis, blanc, gris-perle, seront charmantes employées pour robe de soirée, et les nuances foncées marron, plusieurs tons, gros bleu, noir, etc., etc., feront de jolis costumes de ville pour jeune fille, fillette et enfant.

Pour se rendre compte des différentes étoffes dont je viens de parler, on pourra demander aux magasins du Petit-Saint-Thomas des échantillons qui seront envoyés franco.

Il me reste à donner des renseignements sur les costumes des petits garçons, et à dire quelles seront les formes préférées pour les différents âges, en commençant à 3 ans et nous arrêtant à 12.

M. Lacroix, 2 et 3, Rotonde Colbert, dont les petites modes masculines sont si jolies, me disait que le drap casimir uni, vert très-foncé ou bronze, ou bleu, seront les couleurs choisies; que le costume complet sera de même ton, tandis que le pardessus pourra différer de couleur.

De 3 à 6 ans, voici comment M. Lacroix habilite ces petits hommes : Jupe plate à plis plats et très-rapprochés; le devant uni. La veste longue à deux rangées de boutons est croisée sur la poitrine avec revers; le contour bordé d'un simple galon, et les revers et parement de la manche en soie matelassée, étoffe épaisse reproduisant des dessins en relief.

De 6 à 9, la culotte est bouffante et serrée au genou; le gilet montant, la veste droite, fermée dans le haut par un seul bouton, revers s'arrêtant à l'épaule. Ce Costume se fait en drap matelassé ou côtelé, principalement noir ou bleu.

De 9 à 12 ans, on quitte la culotte pour le pantalon de moyenne largeur, descendant sur le cou-de-pied; le gilet est ouvert, fermé par cinq boutons, et la petite jaquette boutonnée sous le gilet par deux boutons; le dos est très-ajusté et se rapproche, pour la forme, de la jaquette des hommes. L'habillement complet se fait de même étoffe, ou fantaisie de couleur ou façonné noir. Avec ce costume se porte le grand col anglais en toile blanche. Le pardessus, quel que soit l'âge, a la forme du paletot sac qui est la plus facile à porter pour les enfants. Il se fait, pour les plus élégants, en drap marron doré, bronze, et se garnit de loutre du Canada : haut col et parement; pour les plus simples, en drap moussu bleu, olive, etc., etc.

M. Lacroix confectionne sur mesures ces différents costumes, qui vont aussi bien que s'ils avaient été essayés; il s'engage même à les reprendre s'ils n'allaient pas.

C. L.



EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Costume en vigogne cachemire. — Jupe ornée de trois rangs de large tresse bretonne maron. — Tunique à tablier, arrondie derrière et relevée en pouff, le bas forme un large pan carré. Elle est ornée de deux tresses comme celle de la jupe; le bord est liseré d'une tresse basse. — Corsage à basque longue, pointue devant et dans le dos, échancrée sur les côtés; il est liseré comme la tunique; la tresse redescend dans le dos en se rapprochant jusqu'à la taille, et s'écartant ensuite jusqu'au bas de la basque où elle forme une pointe de chaque côté, avant de tourner sur la basque. — Manche à haut parement, bordé d'une tresse, boutons en écaille. — Chapeau en paille relevé sur le côté, nœud en velours sur le devant avec nœud traversant le dessus du chapeau; aile de deux tons.

Deuxième toilette. — Robe en taffetas, ornée dans le bas d'un volant plissé surmonté de deux bouillonnés séparés par des biais; nœuds sur le côté. — Jupe relevée formant pouff. — Jaquette en drap, ornée de galons en laine avec broderie perlée entre les galons, basque plissée derrière; devant, croisé et col arrondi. — Chapeau en velours, relevé devant; draperie en velours et iranienne, nœuds en velours avec ailes devant et derrière.

Troisième toilette. — Robe en velours; dans le bas, un volant surmonté de plusieurs rangs de fronces en capote; le volant est interrompu de distance en distance par une série de cinq plis en long. — Tablier carré, relevé et drapé derrière. — Corsage à basque, garni de fourrure tout autour et simulant le gilet; la fourrure redescend des deux côtés sur le devant, qui est orné du haut en bas de nœuds frangés en faille. Manche à revers avec nœud sur le côté. — Chapeau en velours; devant, large nœud en velours avec guirlande de marguerites roses mêlées de feuillage gris, traversant en biais le devant du chapeau.

Quatrième toilette. — Robe en velours à rayure pékin, relevée en pouff par un large nœud en faille. — Pardessus ajusté en velours noir, garni d'une dentelle ou guipure et d'une broderie avec jais. Devant, le corsage est ouvert et s'allonge sur le côté, ou forme basque; derrière, la basque est courte et plissée à gros tuyaux; on pose deux agrafes en passementerie ou broderie perlée au bas de la taille. — Manche avec un haut parement, qui, se terminant en coquille, est traversé par une broderie perlée et bordé d'une dentelle basse. Ruche arrondie, ornée comme le parement. — Col cornet en velours, garni à l'intérieur d'un ruché en dentelle qui redescend en jabot devant. — Chapeau en velours avec draperie en faille; coques en velours liserées de faille, et mélangées de

coques en faille; le tout forme une large agrafe couvrant le pied d'une touffe de plumes.

Cinquième toilette. — Costume de petite fille de huit à neuf ans. — En serge anglaise de deux tons. — Jupe plissée, plate devant, ornée de nœuds frangés. — Jaquette longue avec revers et poches en cachemirienne foncée; patte de poche derrière, retenue par des boutons. — Chapeau en paille noire, orné de velours et de primevères en velours.

Sixième toilette. — Toilette pour dame âgée. — Robe en taffetas; seconde jupe relevée formant pouff. — Mantelet à manches en drap perlé, avec rayures formées par des galons en tresse bretonne en laine; manches longues droites, avec petits mancherons fendus dans le milieu de la manche; l'encolure est un peu ouverte devant. Tout le mantelet, qui est court derrière, est garni de fourrure; le haut du mancheron est orné d'un nœud à longs pans. — Chapeau en paille noire, orné dessous de coques en velours; dessus, coquelicots noirs et marguerites mêlées d'herbes tombant sur le côté, plume sur le devant, brides en dentelle.

Septième toilette. — Jupe unie en faille. — Tunique en cachemire noir, couverte d'une broderie perlée. — Tablier arrondi jusqu'à la ceinture; derrière, deux larges coques à longs pans carrés retombent sur la jupe, les pans et les coques sont encadrés d'une broderie perlée. Un grand motif remonte sur les pans; le tablier et les pans sont bordés d'un effilé. — Corsage montant, fermé par un nœud en faille; il est entièrement brodé; la guirlande, pareille à celle de la tunique, est disposée en travers sur le devant, et en long sur la manche; dans le dos, la broderie forme motifs; à la manche, revers en pointe garni d'une guipure basse; l'encolure est bordée d'un tuyauté en guipure, la basque est bordée d'un effilé.

Huitième toilette. — Robe en faille, ornée de quatre volants. Corsage à basque montant. — Tunique ornée de tresses bretonnes dégradant de largeur et de longueur. — Corsage à basque en pointe devant et derrière. Dans le dos, la basque en pointe retombe sur la tunique formant basque à larges plis creux. La tresse est disposée en gerbe dans le dos. — Manche étroite avec tresses bretonnes dégradées, bordée d'une fourrure. — Chapeau en tulle perlé, orné devant d'un diadème de feuillage et d'une touffe de chardons mêlés de feuillage, draperie en tulle attachée sur l'épaule avec un nœud en velours.

Neuvième toilette. — Robe en poulx de soie avec tablier bouillonné devant, grand volant autour, pouff relevé par un nœud en large ruban. — Casaque en velours formant gilet devant; la basque est plissée derrière; sur le côté, la casaque est longue; elle est garnie tout autour d'une guipure perlée surmontée d'une bordure

en plume. — Chapeau en tulle perlé avec nœud et bord en velours. Draperie en velours et plumes dégradées.

Dixième toilette. — Costume en limousine grise. La jupe est ornée dans le bas d'un petit volant plissé; au-dessus, quatre larges biais surmontés d'un petit volant plissé, et traversés par des pattes en même étoffe que le costume. — Corsage et tunique tenant ensemble; le gilet s'allonge en pointe et forme tunique relevée derrière par un nœud plissé. Le corsage à basque est orné tout autour d'un plissé pareil au costume. — Boutons en nacre noire.

Onzième toilette. — Baby de trois à quatre ans. — Costume en velours coté. La jupe est unie. — Corsage décolleté avec petite basque et nœud de ceinture. — Petit paletot droit avec col marin, manche à revers. Tout le costume est garni de bandes en broderie anglaise. Boutons en passementerie.

Douzième toilette. — Costume pour fillette de treize à quinze ans. — Jupe en drap gris fer, garnie dans le bas d'un plissé surmonté de deux biais. — Tunique pareille, bordée d'un large biais posé à cheval, rabattu par quatre rangs de piqure; elle est relevée d'un côté par une patte boutonnée, et de l'autre par deux pattes soutenant une aumônière en étoffe pareille. — Corsage-chemisette à basque, ayant devant et dans le dos un large pli, le corsage est maintenu par une ceinture boutonnée devant et fixée dans le dos par trois petites pattes; la basque est bordée d'un biais un peu plus bas, posé comme celui de la tunique; le col et la manche sont garnis d'un plissé, fixé par un biais piqué en haut et en bas; sur la manche est rapportée une petite patte droite avec bouton; les boutons sont en bois taillé en diamant.

DIXIÈME CAHIER

Mantelet. — Robe du matin pour petite fille. — Blouse pour petit garçon. — Petit panier à ouvrage. —

Passementerie au crochet. — Calotte. — Écusson avec M. H. — Garniture, application de percale. — Geneviève. — Pochette à ouvrage, filet guipure. — Pauline. — Voile de fauteuil en toile écrue. — Couverture tricotée. — Garniture pour taie d'oreiller.

PLANCHE IX

PREMIER COTÉ.

Corsage	} Première toilette.	} gravure du 1 ^{er} oct.
Tunique		
Mantelet pour dame âgée (sixième toilette).		
Casque à double basque (huitième toilette).		
Abat-jour.		

DEUXIÈME COTÉ.

Jaquette.	} Troisième toilette	} gravure du 1 ^{er} octobre.
Tunique.		
Polonaise (dixième toilette)		
Corsage pour fillette de treize à quinze ans (douzième toilette).		

PLANCHE TAPISSERIE EN COULEUR

BRANCHE DE ROSES, pour coussin, écran, ou milieu de carpe, ou de tapis de table, sur fond blanc, écu, vert d'eau très-clair ou noir.

ABAT-JOUR

Dernière partie de l'abat-jour à silhouettes; troisième tiers; les mansardes qui sont sur la petite feuille se colent de façon à encadrer les silhouettes.

Voir, pour le montage, la planche de patrons.

ÉNIGME

Comme Cendrillon, je m'assieds
Au foyer, où bientôt je chante;
Je suis d'humeur assez bouillante,
Ne me heurtez pas de vos pieds.

Sans avoir recours à la fée,
Le soir, je captive au salon,
Autour d'un meuble creux et rond,
Quelques membres d'une assemblée;

Je fais perdre, je fais gagner,
J'ai des faveurs et des disgrâces...
Le plus sûr est de s'éloigner
Pour se joindre au groupe des grâces.

MOSAÏQUE

Un nègre, devenu chrétien et bon chrétien, s'était acquis toute la confiance de son maître. Celui-ci, voulant choisir des esclaves, le prit un jour avec lui pour qu'il l'aidât à bien choisir. Tom lui présenta un vieillard caduc, que le maître accepta.

Lorsqu'on fut arrivé à l'habitation, le nègre se montra plein de sollicitude pour ce vieillard. Il le logea dans sa cabane et le fit manger avec lui; s'il avait froid, il le menait au soleil; s'il se plaignait de la chaleur, il le faisait asseoir sous les cocotiers.

Le maître, étonné, dit un jour à Tom :

— Cet homme que tu soignes avec tant d'affection est donc ton père ?

— Non, maître, il n'est ni mon parent, ni mon ami.

— Pourquoi en prends-tu si grand soin ?

— Il est mon ennemi. Il m'a vendu aux hommes blancs sur la côte de l'Afrique; mais je ne puis le haïr, car le père missionnaire m'a dit :

— Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire.

Dans l'enfance, tout le monde se donne à nous; dans la jeunesse, nous nous donnons aux autres; dans la vieillesse, nous nous repleyons sur nous-mêmes.

SÉCUR.

C'est n'être bon à rien de n'être bon qu'à soi.

ANDRIEUX.

Le mot du Logogrique du numéro de Septembre est SATYRE, qui devient SATIRE, en modifiant la lettre du milieu.

Explication du Rébus de Septembre : Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs.

RÉBUS

